

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La mystique dans le mouvement catholique contemporain
Littérature et religion
Lebeau et le comte de Dietrichstein
Les banquiers tergiversent...
La crise économique en Angleterre
Le curé Pecquet ne se fait pas décorer
Léon Bloy et sa mission

Benoit Lavaud, O. P.
S. Exc. Mgr Ladeuze
A. De Ridder
Hilaire Belloc
Baron Snoy d'Oppuers
Omer Englebert
Léopold Levaux

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le IV^e Congrès général de l'A. C. J. B., Mgr J. Schyrgens. — Angleterre.

La Semaine

Bravo, l'A. C. J. B. ! Son IV^{me} Congrès général fut magnifique ! Une réussite parfaite sans aucune note discordante. La manifestation de sentiments religieux sains et équilibrés, et d'un patriotisme du meilleur aloi. A notre cher ami Mgr Picard, l'apôtre et l'animateur de cet admirable mouvement de jeunesse, à tous ses collaborateurs, les remerciements et la vive reconnaissance des catholiques belges. L'A. C. J. B. a su donner à la jeunesse catholique belge d'expression française une fierté, un cran, un enthousiasme qui autorisent et légitiment les plus belles espérances. Grâce à elle, il y a quelque chose de changé en pays wallon. L'ignorance religieuse a beau y être profonde et la déchristianisation avancée, un souffle nouveau « porte » la génération qui monte. A voir défiler, dimanche dernier, cette jeunesse ardente, on la sentait animée d'un esprit d'offensive et d'un zèle apostolique qui feront tourner le courant en Wallonie — si ce n'est fait déjà... — et qui lui imposeront un climat religieux bien différent du climat déprimant que connurent les générations précédentes.

Si la jeunesse catholique devient ainsi fière de son catholicisme et décidée à le proclamer et à le pratiquer partout et toujours, quoi qu'il arrive; si, dépourillant une bonne foi cette mentalité de résignés, sinon de vaincus, que les catholiques ont traînée tout au long du stupide XIX^e siècle, les jeunes catholiques d'aujourd'hui entendent ne le céder en rien à personne, mais au contraire exceller en tout, « la Wallonie au Christ » ne restera pas qu'un idéal et une devise.

Oui, vive le Christ-Roi ! Et qu'Il daigne bénir cette belle jeunesse si sincère et si généreuse dans le don d'elle-même à Celui qui, seul, peut sauver les peuples comme les individus...

* * *

L'activité de l'A. C. J. B. veut être exclusivement religieuse. Son Congrès général ne s'est occupé que de religion. L'Action catholique entend former de bons chrétiens et donc de bons citoyens, mais toute l'activité politique de ces bons citoyens reste en dehors de son champ d'action à elle. N'empêche que les adversaires n'ont pas manqué l'occasion de l'accuser — à propos de son triomphal Congrès de dimanche dernier — de faire de la politique.

Le directeur de l'*Etoile Belge*, qui n'en est pas à une confusion près, écrivait lundi dernier :

De tout ceci (l'analyse du travail des sections), il ressort à l'évidence que le Congrès de A. C. J. B. ne s'est pas uniquement occupé d'action religieuse, mais que la politique tenait une assez large place dans tous ces débats. Dimanche les politiciens sont du reste entrés en scène et s'ils ont gardé une certaine réserve dans leurs discours, leur intervention n'en a pas moins souligné les préoccupations électorales qui président au vaste embrigadement de la jeunesse catholique. Certains dirigeants des A. C. J. B. ont la franchise de reconnaître du reste les véritables fins de leur action. Mais il en est d'autres qui jugent plus habile de laisser croire que la religion seule est en cause et qu'il s'agit uniquement de défendre la Foi contre les progrès de la déchristianisation. Ce simple commentaire des questions traitées au cours du Congrès montre qu'il s'agit de toute autre chose.

Puisque le directeur de l'*Etoile belge* semble admettre que des catholiques s'occupent de religion et s'appliquent à défendre la

Foi — c'est-à-dire les convictions religieuses de leurs coreligionnaires — contre les progrès de la déchristianisation, peut-être les considérations suivantes ne seront-elles pas sans l'ébranler quelque peu.

L'expérience montre que l'école non-catholique — *a fortiori* l'école anticatholique — met en danger la foi des enfants; que les journaux anticatholiques sont nocifs pour les croyances religieuses de leurs lecteurs; que la propagande protestante en pays wallon embrigade trop de compatriotes dans l'armée de l'hérésie. Oui ou non, le devoir des catholiques désireux de lutter contre les progrès de la déchristianisation est-il de combattre l'école neutre, les journaux non-catholiques, la propagande protestante? Est-ce faire de la politique, ou est-ce faire de l'action religieuse, que de dire aux catholiques: Envoyez vos enfants aux écoles catholiques, ne lisez que des journaux catholiques, opposez votre propagande à la propagande protestante?

Et fit-il de la politique, S. Em. le cardinal Van Roey, lorsqu'il s'écria, dans son admirable discours à la place Poelaert :

« Pour autant qu'il dépend d'elle, l'Action catholique est donc souverainement pacificatrice. Elle veut exclure toutes les luttes fratricides; elle répudie et met tout en œuvre pour apaiser la lutte des classes...

« Arrière surtout la lutte des consciences, dont la lutte scolaire est un des aspects! L'Action catholique veillera au maintien de la paix des consciences par le respect des droits de tous les citoyens. »

* * *

Il est faux que des préoccupations électorales président au vaste embrigadement de la jeunesse catholique et que les véritables fins de l'action catholique soient politiques. La vérité, c'est que l'organisation de cette jeunesse n'a qu'un but, garder celle-ci catholique, la rendre plus catholique, en faire un instrument d'apostolat auprès des compatriotes non-catholiques. Mais voici où interviennent — et légitimement! — les préoccupations électorales. Les génératrices de notre vie publique ont fait que la question religieuse reste toujours le grand enjeu de nos luttes politiques. En visant à former de bons chrétiens, l'Action catholique espère que dans la vie publique ces chrétiens auront à cœur de placer toujours les intérêts religieux à la place qui leur revient : la première! Or, dans la Belgique de 1931, ces intérêts religieux exigent que le corps électoral belge envoie aux Chambres le plus de catholiques possible afin qu'un bloc catholique imposant empêche nos adversaires de brimer et de persécuter, directement ou indirectement, la religion. Exemple : les subsides à l'enseignement libre dépendent du Législateur. Or ces subsides intéressent grandement la maintenance et la défense de la Foi chez nos Dons... Nous laissons la conclusion au directeur de l'*Etoile belge*.

* * *

Que si ce dernier persistait à penser qu'un Congrès d'action catholique devrait se borner à des exercices religieux, avec défense absolue de s'occuper des causes qui vident les églises et précipitent

la déchristianisation des masses, sous prétexte que ces causes (écoles, journaux, abus sociaux) sont l'enjeu de luttes politiques, il n'y aurait qu'à le plaindre et à le laisser gémir. L'écouter, lui et ceux qui pensent comme lui, serait faire de l'inaction catholique au lieu de l'action catholique, inaction qui finirait par mettre fin aux luttes religieuses... faute de combattants. Et l'Action catholique entend former des combattants!...

* * *

Le Peuple — qui n'est pas antireligieux, n'est-ce pas? — a publié, lundi dernier, en première page, sous le titre « Le Christ-Roi », une goujaterie du plus mauvais goût. Passons.

Commentant le Congrès, il écrit :

Mauvaise journée, en somme, pour ceux qui croient encore qu'il faut donner des subsides au clergé et à l'enseignement libre. Jamais l'abus de ces subsides utilisés contre nous n'a éclaté plus crûment, disons : plus insolument que dans les rues de la capitale.

Les justes subsides à l'enseignement libre servent à former de bons chrétiens, donc de bons citoyens. Mais que le *Peuple* veuille bien expliquer comment l'ardeur des convictions religieuses, étalée par la jeunesse qui défilait dimanche, démontre l'abus que l'on fait de ces subsides.

Le « contre nous » est délicieux. Mais, évidemment, que l'école catholique s'applique de son mieux à détourner d'un socialisme déchristianisateur, tout comme les importants subsides aux écoles non-catholiques et aux œuvres socialistes de tout genre servent à détourner de l'Eglise catholique les élèves de ces écoles et les membres de ces œuvres.

* * *

Il est fâcheux que cette politique — écrit encore *le Peuple*, en parlant du discours de M. Jaspas — ait hélas! fait ses preuves. Vingt siècles de civilisation chrétienne n'ont pu empêcher que l'humanité se trouve, à l'heure présente, livrée aux exactions les plus cruelles et les plus funestes des puissances d'argent.

Ce n'est pas l'Eglise, ni ses impuissantes doctrines de rénovation qui briseront le cercle infernal où les pauvres humains se trouvent étreints par la misère, morale et physique.

Pour le faire, sa jeunesse devrait remonter aux apôtres, à ces premiers chrétiens, qui prêchaient, comme nous le faisons, l'égalité parmi les hommes. Ce jour-là, les jeunes chrétiens, au lieu d'être bénis par un cardinal, seraient en bloc excommuniés par le Pontife.

Oui, le monde civilisé, et civilisé par le christianisme, est en proie aux exactions des puissances d'argent. N'empêche que nous sommes loin, tout de même, des horreurs du monde antique d'avant l'Evangile. Et d'autre part, et malgré le christianisme, c'est parce qu'on a oublié ses enseignements et ses préceptes que les abus actuels sévissent avec une telle violence. L'homme est libre, libre d'accepter ou de refuser la vérité chrétienne. La primitive Eglise a rompu le cercle infernal où, avant la venue du Christ, les pauvres humains se trouvaient étreints par la misère, morale et physique. Mais la chrétienté s'est détournée, en grande partie, de Celui et de Celle qui ont fait l'Europe. Un nouveau cercle infernal se forma, fait surtout de misère morale, de ces affreuses ténèbres qui envahissent et écrasent les âmes auxquelles on a ôté toute espérance d'une vie meilleure et éternelle. L'Eglise briserait-elle encore ce cercle-là? La liberté humaine en décidera. Ce qui est certain, c'est que si elle ne le brise pas, le cercle deviendra plus infernal toujours...

Prêcher l'Egalité comme les socialistes? Mais qui donc est plus convaincu de l'égalité foncière entre tous les frères du Christ que le catholique croyant et pratiquant? Comme on a pitié de ces pauvres égarés qui combattent la sublime doctrine de notre Christ Jésus, en l'ignorant aussi totalement...

* * *

L'imposant et grandiose « pèlerinage » de Dixmude s'est déroulé sans incident. *Deo gratias!* Evidemment, une pareille manifestation est moins « simple » que celle de dimanche dernier! Surtout religieuse pourtant, mais d'une religion très imprégnée de romantisme linguistique, racique et culturel. Quant au patrio-

tisme de ces masses, il est fait avant tout d'attachement à la Flandre. Pas d'antibelgisme déclaré, mais une sourde hostilité contre la Belgique officielle qui s'obstine à ne pas « accepter » avec sympathie le mouvement flamand. Bref des sentiments assez troubles. Que les intentions du Comité organisateur ne soient pas très... simples non plus, ni très purs, qui donc en doute? Mais si l'atmosphère de la querelle linguistique continue à s'éclaircir, si l'esprit nouveau, dont témoignent beaucoup de comptes rendus du pèlerinage dans des journaux d'expression française, progresse encore, il ne sera plus possible de faire cristalliser dans un sens antibelge cet hommage annuel aux Flamands morts pour la Belgique.

Animé, sans aucun doute, des meilleures intentions, l'honorable gouverneur de la Flandre Occidentale avait fait appel à l'esprit de tolérance de ses administrés et à la liberté d'opinion garantie par la Constitution. Quel dommage que le représentant du Roi n'ait pas saisi cette occasion de faire mieux encore en déclarant que le drapeau jaune au lion noir fait partie de notre patrimoine national et que le *Vlaamsche Leeuw* n'est en rien un chant subversif ou antibelge! Car, hélas! ils sont si nombreux les bons compatriotes qui pensent toujours le contraire.

* * *

Nos vives félicitations à la *Nation belge* pour le compte rendu qu'y donna, de la journée de Dixmude, M. René Hislaire, son rédacteur en chef. Là aussi un esprit nouveau souffle et nous nous en réjouissons sincèrement.

« Tandis que les cérémonies de la messe se déroulent — écrit M. Hislaire — le spectacle de cette foule, immobile, les traits contractés, animée d'une sorte de mysticisme farouche, à quelque chose de grandiose. Pas un cri, pas un mot, tandis que montent les prières » (...). « Tandis que des délégations de soldats de tous les pays déposent des fleurs au pied du monument, tandis que des orateurs hollandais et sud-africains prononcent des paroles correctes et banales, le P. Callixte me conduit au haut de la tour. Sous le soleil qui tape dur, le coup d'œil est formidable. Et tout à coup on ressent de nouveau l'émotion du début : tandis que la cloche « Nele » sonne à pleine voix, des 100,000 poitrines massées au pied de la tour s'élèvent, avec force, les strophes du *Vlaamsche Leeuw*, ce noble chant qui n'a rien d'antibelge et que les bons Belges qui forment l'immense majorité des Flamands auraient bien tort d'abandonner à la poignée de frontistes.

« Conclusion : il est infiniment regrettable que les dirigeants du mouvement flamand aient laissé, soit indifférence, soit faiblesse, des éléments douteux se mettre à la tête de ce pèlerinage.

Les années précédentes l'état-major frontiste paraît seul. Aujourd'hui il est toujours là. Mais on reconnaît aussi quelques députés et sénateurs catholiques, MM. Beckers, De Smet, de Schryver, De Bruyne, Beeckx, De Jaeger, Sap et Arbeid. Dans leurs manifestations annoncées à grand orchestre, les frontistes réunissent à peine 5 à 10,000 participants. Ils crieront demain que les 120 ou 150,000 pèlerins d'aujourd'hui sont des leurs. Ce n'est pas vrai. Ce sont des Flamands venant prier pour leurs morts. Et il suffirait d'un peu d'habileté de la part des chefs catholiques flamands pour que demain la *Brabançonne* accompagnât le *Vlaamsche Leeuw*. Mais voilà : ce courage, l'auront-ils? Il y a de la belle besogne à faire pour un homme de cœur.

Oui, il suffirait d'un peu d'habileté pour que le pèlerinage de l'Yser devint, demain, une manifestation « belgiciste », malgré tous les Daels et autres huluberlus.

* * *

Ce professeur Daels est peut-être un excellent médecin et même un savant, mais quelle piètre cervelle! Déjà dans sa harangue exaltant Renaat de Rudder, il avait ragé en pleine démagogie, faisant montre, une fois de plus, d'un manque total de jugement. Mais comment qualifier cette idée de tenir l'après-midi de ce dimanche, sur les bords de l'Yser, face au monument, un grand meeting pacifiste? Tout Belge est pacifique et même pacifiste. Ce n'est jamais chez nous que sévira le militarisme ou l'impérialisme. Et il y a quelque chose de ridicule et même de grotesque à partir en guerre, ici, contre la guerre. Pourquoi faire? Pour donner l'exemple d'un désarmement immédiat et sans conditions, comme l'a proclamé le professeur Blanckaert? Mais ne serait-ce pas favoriser cette guerre que l'on abhorre et tenter le voisin toujours armé, lui, à se saisir de cette proie qui s'offre?... Pauvres esprits qu'un faux idéalisme égare et qui se nourrissent de nuées.

Et à cette regrettable réunion on lut des lettres de Barbusse,

Romain Roland, d'Einstein! Barbusse, qui écrivit à ces messieurs Comité que, seule, la juste révolution sociale mettra à la guerre! Einstein qui ferait mieux, tout de même, tâcher de convertir ses compatriotes! Une Française prêcha vertement le refus du service militaire: « Nous sommes de ceux qui rejettent toute idée de nation et de patrie, dit-elle, et qui nous détruire jusqu'à leur notion même »...
 Quel cerveau brûlé que l'organisateur d'une aussi lamentable manifestation!

* * *

Quelle joie pour les catholiques du monde entier, et plus particulièrement pour ceux qui pensent que le fascisme italien aura été si l'Europe est appelée à se redresser — le facteur le plus efficace de ce redressement, d'apprendre que le Vatican et l'Italie ont réglé le douloureux conflit qui les mettait aux prises à propos de l'Action catholique.

L'Action catholique est autorisée à faire de l'apostolat religieux et le Vatican accepte que des conditions nouvelles garantissent à l'Action catholique italienne sa vocation exclusivement à cet apostolat. Parmi ces conditions soulignons celle qui stipule que les dirigeants pourront être choisis comme dirigeants (diocésains de l'Action catholique) des personnalités appartenant à des partis adversaires du régime ».

Notons aussi que toute activité syndicale et toute activité de nature athlétique et sportive sont défendues aux « associations de jeunesse de l'Action catholique », qui doivent donc « se limiter strictement à des réunions de caractère récréatif et éducatif, ayant la religion comme fin ».

Comme nous l'avons écrit déjà, il faut souhaiter vivement que les catholiques italiens entrent résolument et davantage dans l'expérience fasciste ». Dans un pays catholique comme l'Italie, le fascisme finira par être ce que les catholiques le feront. L'accord conclu ces jours-ci rend plus nécessaire encore cette collaboration, puisque l'Action catholique ne pourra être dirigée que par des antifascistes, sinon des fascistes. D'autre part, le fascisme demeure le maître absolu de l'éducation politique, militaire et sportive de toute la jeunesse italienne, et l'Action catholique acceptant que ses sections intérieures professionnelles, créées pour des buts exclusivement spirituels et religieux », « se proposent, afin de fonctionner toujours mieux, en tant que syndicats juridiquement constitués, au principe de la collaboration des classes, de contribuer à la réalisation des buts sociaux et nationaux que l'Etat est donné la tâche d'atteindre dans l'actuelle organisation des pays catholiques », il est vital pour l'Italie que, dans cette grande tentative d'un Etat fort voulant assurer son avenir en formant lui-même les générations nouvelles, le catholicisme s'efforce de tout imprégner de sa doctrine. Et puisque le fascisme donne aux catholiques l'occasion de pénétrer les organisations du Parti chrétien, à eux d'exercer, à l'intérieur de ces organisations, l'apostolat religieux auquel les convie l'Action catholique. Que donc il y ait le plus de catholiques possible dans les associations fascistes et le plus de fascistes possible dans les associations de la jeunesse de l'Action catholique!

* * *

La crise anglaise fait couler beaucoup d'encre. Mais si Belloc raison, que de bourrage de crâne! Echec socialiste, faillite du ravaillisme — réaction capitaliste, l'un n'est pas plus vrai que l'autre.

Le capitalisme industriel — né en Angleterre et qui s'est surtout développé dans ce pays — qui tua l'agriculture anglaise, concentra la puissance entre les mains de très peu de riches. L'immense masse du peuple devint prolétarienne, vivant à la semaine, privée de toute propriété tangible, dépendant de l'habileté ou de la bonne volonté de quelques-uns.

Cet industrialisme, sur lequel M^{me} Gina Lombroso vient d'écrire un livre passionnant: *La rançon du machinisme*, a conduit l'Angleterre à un étatisme toujours plus envahissant, dans un pays où les quatre cinquièmes des habitants vivent dans les villes et où les trois cinquièmes de la nourriture consommée sont importés du dehors. Cet industrialisme, qui rompit avec les traditions anglaises, produisit, surtout dans son pays d'origine, les tragédies que décrit M^{me} Lombroso: chômage, paupérisme, dépeuplement des campagnes, maladies, décadence intellectuelle, décadence morale. Le voilà acculé au mur. L'Angleterre ne peut plus produire, comme auparavant, parce que d'autres produisent comme lui et à meilleur compte que lui. Pendant plus de cent ans il parut enrichir l'Angleterre, alors qu'en réalité, comme dit Chesterton, il enleva au pays sa vraie richesse.

* * *

Trois voies restent ouvertes à la Grande-Bretagne, a écrit, il y a bien longtemps déjà, celui qui a prédit, dès avant la guerre, que le capitalisme industriel conduirait l'Angleterre à l'Etat servile, notre collaborateur et ami Hilaire Belloc.

1^o Ou la civilisation industrielle en s'écroulant mènera à une restauration d'un état sain des affaires humaines ordinaires, basé sur la liberté des citoyens;

2^o Ou la civilisation industrielle en s'écroulant ne mènera qu'à un désert;

3^o Ou la civilisation industrielle fera de la masse des hommes des esclaves satisfaits, sous le contrôle d'un très petit nombre de riches.

Si donc l'Angleterre ne retourne pas aux conditions normales de la vie en commun: propriété raisonnablement répartie, retour à la terre, dégorgeage des villes et restriction de l'étatisme, c'est la mort ou l'esclavage. Nous voilà loin des bobards qui remplissent les colonnes des journaux!

* * *

Une tempête dans un verre d'eau! Ils ne doivent pas être très fiers ceux qui se sont emballés pour le jeune Moulin. Il a plaidé coupable, et ce fut assez piteux. Il a déclaré avoir été très bien traité. Il déplore qu'on ait manifesté en sa faveur le croyant innocent alors qu'il était coupable et qu'il regrette son acte. L'épouvantable tribunal spécial, contre lequel on a essayé de monter l'opinion en Belgique, s'est montré fort clément: deux ans de prison seulement. Déjà, de bonnes âmes voyaient Moulin au poteau...! Et sans doute le farouche anticlérical et antifasciste professeur d'Uccle ne finira-t-il pas sa peine... La Loge, qui donna à fond et mena tout ce beau tapage, doit regretter son empressement. Et maintenant le silence va « s'organiser » pour qu'on oublie bien vite ce pas de clerc et cette piètre aventure.

* * *

D'après les journaux, Moulin aurait déclaré au procès que « les manifestations d'étudiants en Belgique n'étaient pas dirigées contre le fascisme »! Voilà qui est assez raide.

« Je déclare en outre que, quand j'en aurai la possibilité, je ferai connaître sincèrement en Belgique ce que j'ai pu constater en Italie et le traitement que j'ai reçu. » Attendons cela...

Soulignons encore la fin du réquisitoire du procureur général:

Votre malheur est que vous êtes très jeune, et cela vous a permis de ne pas devoir prendre part à la grande guerre, de n'avoir pas vu ce qui s'est passé en Italie lorsque des Belges comme Vandervelde nous ont apporté la preuve des maux soufferts par la Belgique. Vous sauriez, sinon, que notre pays a combattu en grande partie pour la défense de votre et que, au premier rang des amis de la Belgique d'alors, se trouvaient les fascistes d'à présent; tandis que vos amis d'aujourd'hui voulaient que l'Italie restât neutre.

La mystique dans le mouvement catholique contemporain⁽¹⁾

PRÉLIMINAIRES :
VIE MYSTIQUE ET THÉOLOGIE MYSTIQUE.

« Mystique », « Mysticisme », ces vocables d'assez trouble origine, mais devenus saints, ont été diversement profanés par la littérature, la psychologie et la psychiatrie, la philosophie et l'histoire de la philosophie. On les a faits tour à tour ou tout ensemble synonymes de sentimentalité, d'obscurité, de romantisme, de maladie du sentiment religieux, d'efforts pour transcender, mais par des procédés purement naturels et même inférieurs, la connaissance du monde intérieur et de Dieu.

Excluons d'emblée toutes ces acceptions pour nous en tenir au sens formel et théologique. Il est vrai que, même en théologie, le terme mystique — substantif ou adjectif — est encore chargé de plusieurs sens, mais réunis par un lien nécessaire. En gros, et sous réserve d'explications ultérieures, disons : La mystique est une vie et une doctrine.

D'abord une vie. La mystique, surtout en ses degrés éminents appelés proprement *théologie mystique*, c'est une forme supérieure d'union à Dieu consistant en une connaissance de Dieu pénétrante et savoureuse quasi-expérimentale (par opposition à la connaissance essentiellement abstraite de la philosophie et de la théologie acquise) et en un amour très profond qui sous des aspects divers procède de cette connaissance et la détermine; c'est la « contemplation infuse ». Tel est le sens du mot dans l'usage des saints et des mystiques.

Une doctrine. La mystique, la théologie mystique c'est en second lieu l'unique « science sacrée », en tant qu'elle traite discursivement, à la lumière des vérités révélées, de cette vie, de cette expérience, de cette contemplation, s'efforce d'en définir la nature, les causes et les effets, en énumère les phases et les degrés, en étudie les propriétés et les manifestations accidentelles, au besoin en défend la valeur objective contre les prétentions de la science empirique et de la philosophie séparée (2).

Ainsi l'entendent surtout les théologiens. Pour éviter toute équivoque, quand le contexte n'y pourvoit pas, il faudrait dire : théologie de la mystique, ou discours théologique touchant la théologie mystique (3).

Traiter de la « Mystique dans le mouvement catholique contemporain » au premier sens, ce ne serait donc rien de moins qu'exposer les effets de l'action du Saint-Esprit dans les grandes âmes d'aujourd'hui, et caractériser leurs expériences surnaturelles. En s'aidant des innombrables mémoires, carnets intimes, récits biographiques et hagiographiques, études psychologiques laissés par les privilégiés de la grâce eux-mêmes ou composés à leur sujet par les témoins de leur vie, leurs confidents et conseillers spirituels, on pourrait brosser un immense et magnifique tableau.

(1) Le fond de ces articles est constitué par une conférence faite aux étudiants de l'Université de Fribourg.

(2) Celles-ci en effet, considérant l'existence d'un Dieu distinct du monde et transcendant comme une illusion ou tout au moins comme une vérité inaccessible à l'humaine raison, prétendent expliquer adéquatement les formes éminentes de la vie spirituelle aussi bien que les plus humbles, le mysticisme religieux comme les autres « mysticismes » uniquement par les ressources normales ou pathologiques du sujet humain et par les influences sociales; au besoin — contre-sens formidable — on transpose l'expérience mystique la plus sublime en termes de philosophie idéaliste.

(3) Cf. CAYRÉ *Précis de Patrologie*, t. I, p. 19 : « La théologie mystique est cette branche de la théologie qui étudie les grâces éminentes dont Dieu favorise les âmes vertueuses pour les aider à entrer dans la vie unitive ou parfaite et à en accomplir les actes ».

Assurément, on ne saurait prétendre donner une image complète de la réalité. Si rare en fait que soit la vie mystique, en tant qu'elle se distingue, comme sa forme supérieure, de la simple vie chrétienne commune, il y a eu dans l'histoire toute récente, il y a dans la vie quotidienne de l'Eglise trop d'âmes authentiquement mystique à un degré ou à un autre, pour qu'on puisse les mentionner toutes. On ne connaît qu'une bien petite partie de ce que Dieu fait dans les cœurs qui lui sont totalement livrés; et ce qu'on sait on le sait d'une manière trop fragmentaire, trop superficielle pour se flatter de ne pas l'ignorer. Seul l'Esprit de Dieu qui « scrute les reins et les cœurs » et agit sans témoins dans l'intimité des âmes qu'il habite, connaît à fond les merveilles qu'Il opère ou qu'Elle accomplissent sous sa motion. Lui seul pourrait les révéler entièrement. Les plus sincères, les plus loyales confidences, celles que l'on écrit sous le regard de Dieu, pour soi-même, réservent encore nécessairement une grande part du secret qu'elles veulent dire, car, ainsi que l'explique sainte Thérèse d'Avila, avoir des grâces mystiques est une chose, en prendre clairement conscience un autre, savoir en parler une troisième; et, même quand on possède à un degré supérieur cette dernière faculté plus rare, après avoir fait rendre aux mots humains tout ce qu'ils peuvent, force est bien d'avouer l'impuissance du langage, l'ineffabilité du divin objet de la contemplation et de la contemplation elle-même. S'il est un point sur lequel les mystiques insistent à l'envi, c'est bien celui-là. Aussi bien, pour les seules âmes qui ont elles-mêmes « goûté combien le Seigneur est doux », les témoignages relatifs à des grâces semblables peuvent évoquer, au delà de ce que les mots signifient, l'incommunicable expérience du contact avec Dieu, la passion des choses divines. Ce n'est donc jamais qu'une partie du voile qui se soulève. Néanmoins, pour partielle et incomplète qu'elle soit, la révélation de ces hauts secrets est une révélation plus instructive et plus précieuse que la connaissance exhaustive, à supposer qu'elle fût possible, des événements de ce monde. Ces merveilles intimes, qui échappent à l'histoire et que l'histoire néglige d'ailleurs délibérément, sont les seuls événements qui méritent qu'on ne les oublie pas. Ils font partie, dirait Péguy,

la seule histoire intéressante qui soit jamais arrivée.

On pourrait donc, je ne dis pas suivre une à une (tâche herculeuse et infinie) les âmes mystiques contemporaines dans leurs ascensions spirituelles, mais au moins tenter, fût-ce au moyen de traits secondaires, accessoires, extérieurs, de les classer et d'en présenter quelques exemplaires, quelques types : des enfants, car il y a eu des mystiques et des saints parmi les enfants, — des adultes surtout évidemment, car le plein développement mystique n'échappe pas, en règle ordinaire, à la loi du temps et demande une certaine durée, — des religieux et des religieuses, car c'est surtout dans les monastères et les cloîtres, asiles de pénitence et de prière, où l'on est à l'abri des soucis et des empêchements du monde, que s'épanouit la vie mystique, — des hommes ou des femmes vivant « dans le siècle », car la vie mystique n'est pas un privilège exclusif des cloîtres, et l'état de perfection n'a pas, grâce à Dieu, le monopole de la perfection et de la sainteté.

On pourrait distinguer des exemplaires de la vie mystique plus manifestement contemplatifs, d'autres plus actifs, en qui prédominent ou semblent prédominer les dons de l'action, sans que les dons supérieurs d'intelligence et de sagesse restent pour autant oisifs.

On pourrait esquisser une sorte de géographie mystique et grou-

per par régions, par nations, les âmes spécialement favorisées de Dieu et empressées à ne lui rien refuser.

Dans cette fresque, les phénomènes extraordinaires, qui ne constituent pas l'essentiel, mais l'accessoire de la vie mystique, non sans jouer un rôle parfois capital dans la vie mystique de telle ou telle âme, ne feraient pas défaut. Tout le monde connaît par exemple les faits de Konnersreuth, — qui ne semblent plus être une « énigme », sinon pour la « science », du moins pour la théologie. Thérèse Neumann nous apparaît comme une des plus célèbres stigmatisées (1). Elle n'est pas la seule de l'histoire contemporaine.

Mais, pour intéressante que puisse être cette manière d'envisager le sujet, ce n'est pas elle que j'ai choisie et il suffit de l'avoir rapidement indiquée. Je voudrais considérer la mystique comme doctrine, essayer de dire quelle place tient la théologie de la mystique dans la pensée catholique d'aujourd'hui, où elle en est et ce qu'on peut augurer de son avenir.

* * *

La doctrine mystique est depuis longtemps fixée. Aux confidences purement personnelles des saints, aux traités formulant des lois générales à propos d'expériences personnelles se sont joints des ouvrages strictement scolastiques et scientifiques dont quelques-uns constituent de véritables *summes*. Quiconque veut étudier la théologie mystique doit méditer des œuvres comme celles de Denys, Tauler, Ruysbroeck, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, saint François de Sales, mais aussi les grands travaux spéculatifs émanant surtout de l'école carmélitaine des XVII^e et XVIII^e siècles. Je pense en particulier au monumental *Cursus theologiae scolastico-mysticae* de Joseph du Saint-Esprit.

Ce sont là des sources ! Les auteurs récents ou contemporains y puisent largement. Leurs travaux, d'étendue relativement modeste, abrégés de la doctrine des maîtres, la présentent ou l'adaptent à l'aspect spécial qu'ont pris les problèmes et l'utilisent pour réfuter les erreurs dont la prolifération est continue, en ce domaine comme dans les autres, peut-être même plus qu'ailleurs.

Les principales de ces erreurs concernant la mystique ont comme origine la prétention émise par certains représentants des sciences empiriques de s'emparer des phénomènes mystiques aux dépens de la théologie, ou du moins de s'adjuger la plus grande partie de la tâche réservée jusqu'ici à la théologie. On dut, en face de ces prétentions, développer ce qu'on pourrait appeler la théologie mystique apologétique. Ce développement suivit comme une conséquence nécessaire les progrès de l'apologétique considérée dans son ensemble. Pour mieux dire, il n'en est qu'un aspect, la mystique (au second sens) étant une branche de la théologie et l'apologétique n'étant elle-même qu'une fonction, la fonction défensive de la science sacrée.

D'autre part, et bien avant cette usurpation de la mystique par la science profane, les égarements pseudo-mystiques avaient provoqué, dans l'Église elle-même, une réaction anti-mystique qui troubla longtemps les esprits et leur inspira des défiances excessives. Il en résulta certaines déviations, certains gauchissements qu'il fallut redresser. On a commencé de la faire, et c'est ce redressement qui constitue le phénomène le plus caractéristique et le plus important de l'histoire contemporaine de la science mystique.

En sorte que la tâche d'exposer le passé récent et l'état actuel des études mystiques dans l'Église revient à dire :

I. Ce qu'on a fait pour répondre aux empiétements de la science indépendante, obstinée à s'occuper, comme d'un objet d'étude justiciable de ses méthodes, de la mystique chrétienne et de l'expérience des saints ; comment les savants et les théologiens catholiques ont défendu les droits de la théologie, et montré que la vie mystique, étant l'effet propre des dons du Saint-Esprit, ne saurait relever de la psychologie commune et n'est réductible à rien qu'à elle-même.

II. Comment la mystique spéculative est revenue en honneur, sous quelles influences heureuses elle a fleuri, quelle est ivresse ont manifesté ce renouveau, quelles notions oubliées furent rap-

(1) Voir dans la *Revue catholique* des 8 et 15 novembre 1929 l'article de M. S. Morard : « Les faits de Konnersreuth ». Cf. aussi DORSAC C. S. S. R., *Thérèse Neumann* étude critique, un vol., St-Maurice, Imprimerie Saint-Augustin 1930.

pelées et rétablies, quels problèmes résolus, sur quels points l'accord est fait ou en voie de se faire entre les théologiens des diverses écoles, sur quels autres des controverses subsistent, en qui consistent et sur quelles raisons se fondent les différentes opinions en présence.

La tâche serait immense et demanderait, non pas seulement un cours (dont une partie a déjà passé en ces préambules nécessaires), mais une longue série de cours.

Bornons-nous donc aux indications essentielles.

MYSTIQUE CATHOLIQUE ET PSYCHOLOGIE RELIGIEUSE.

I

Les thèses touchant la mystique qu'eurent à critiquer et à combattre les théologiens précédaient toutes, en dernière analyse, de l'empirisme positiviste ou de l'agnosticisme idéaliste sous leurs diverses formes. Dieu n'existant pas ou n'étant pas connaissable, les mystères surnaturels étant une illusion, les dogmes un produit de l'esprit humain s'essayant à penser intellectuellement une foi religieuse, la science étant enfermée dans le déterminisme des phénomènes, il ne saurait être question — ainsi pensaient du moins ces psychologues et ces historiens — de chercher l'explication des phénomènes mystiques quels qu'ils soient dans l'intervention personnelle d'une cause transcendante. L'hypothèse n'est même pas à envisager ; la formuler c'est l'exclure, car ce n'est pas une hypothèse scientifique. Il n'y a pas de problème théologique, ou s'il y en a, il est par définition insoluble. Les expériences de ceux que l'Église catholique honore comme des saints ne sauraient être différentes des phénomènes observés en d'autres confessions, en dehors de toute foi chrétienne et de toute vie religieuse, par la psychologie et l'histoire, la science comparée des religions. Le mysticisme est une réalité psychologique homogène en son fond et représente une tendance « humaine », qui revêt sans doute au cours des siècles, dans les diverses ambiances sociales intellectuelles ou religieuses, des formes différentes, utilise des procédés distincts, voire opposés, inégalement efficaces, mais une tendance qui, sous toutes ses formes et tous ses procédés, dans tous les contextes psychologiques où elle s'insère, doit trouver son explication adéquate dans l'homme et dans la société. Tel est, conscient ou non, déclaré ou implicite le *πρωτου ψευδους* d'où dérivent et pullulent tous les autres : erreurs de méthode et observations superficielles, assimilation totale, à la faveur de ressemblances purement accidentelles, du mysticisme religieux et non religieux, des différentes formes du mysticisme religieux ; — entêtement à chercher dans les extases artificiellement provoquées des « primitifs », dans les cultes orgiastiques et les religions à mystères de l'antiquité, dans certaines philosophies orientales, dans le néoplatonisme, l'origine et les premiers anneaux de la « chaîne mystique » ; — tendance instinctive à entendre dans un sens panthéiste certaines expressions hardies de mystiques catholiques orthodoxes, adversaires irréductibles du panthéisme où ils ne peuvent pas ne pas voir la destruction radicale de leur foi ; — manie d'opposer comme inconciliables et antinomiques le mysticisme considéré comme essentiellement individualiste et la hiérarchie catholique ; — façon grossière d'entendre les expressions traditionnelles, manifestement symboliques des mystiques pour s'autoriser à voir dans leurs expériences une transposition de l'érotisme ; — hypothèses aussi gratuites qu'injurieuses pour la mémoire des saints ou de leur entourage, comme celle qui consiste à supposer des falsifications et mutilations de textes, lorsque, dans leur état actuel, ils sont trop manifestement rebelles à toute interprétation naturaliste ; — en tout cas, méconnaissance nécessaire et totale des vraies causes de l'état mystique, et intelligence radicale de ce qu'il est en vérité : passion dans l'amour des choses divines (1).

(1) On pourrait aisément illustrer par des noms la liste de ces déficiences et de ces erreurs. Je me contente de rapporter des lignes de Pierre Janet qui montrent d'une manière particulièrement typique comment le préjugé conduit à imaginer ce que les documents ne disent pas : « Je suis disposé à croire que ces documents anciens et traditionnels sur les crises d'extases ont été fortement expurgés et par les commentateurs et par les auteurs eux-mêmes qui les destinaient à l'édification. » Et après des textes troublants de « Madeleine » en qui il veut voir le type des mystiques chrétiens et dont le cas strictement pathologique a été pour lui l'occasion de toute une construction d'apparence philosophique mais en réalité bien fragile : « A ces morceaux où les expressions sont encore voilées il faudrait ajouter des pages où l'ex-

Il serait vain aujourd'hui de dresser même sommairement le tableau des explications naturalistes de la mystique catholique qui ont été proposées depuis cinquante ans et la liste des auteurs qui dans les divers pays se rattachèrent à l'une ou l'autre théorie. En bref : Les psychiatres, surtout attentifs aux analogies pathologiques de l'extase, ont assimilé et réduit tout à tour l'état mystique et les oraisons surnaturelles à l'hystérie, au névrosisme, au somnambulisme ou hypnose, à la psychasthénie, au monodéisme, à l'érotomanie. Les psychologues, ne pouvant méconnaître les différences manifestes qui distinguent des malades mentaux les vrais mystiques et les saints et comprenant que le mysticisme dépasse toute interprétation purement pathologique, ont eu de préférence recours au subconscient, à l'activité de la conscience subliminale. Des historiens de la philosophie, considérant avant tout le côté spéculatif du mysticisme, ont vu plutôt dans la mystique chrétienne une synthèse opérée d'abord par Denys et devenue classique du néoplatonisme et de la foi chrétienne : une christianisation de l'extase plotinienne. Des métaphysiciens — si l'on peut dire — ont cru pouvoir transposer la contemplation mystique d'un saint Jean de la Croix en termes de philosophie idéaliste. Des éclectiques ont plus ou moins savamment dosé les explications et ont eu recours tout ensemble à ce qui leur paraissait acceptable de chacune d'elles.

Chez certains auteurs, tels M. Leuba, les préjugés se compliquent d'une sorte de passion anti-religieuse et athée qui ôte jusqu'à l'apparence de valeur scientifique à ses études (1). Mais sous les formes plus modérées et un langage plus correct on trouve chez d'autres psychologues ou critiques des erreurs non moins graves.

Prenons par exemple M. Delacroix et M. Baruzi qui ont étudié, l'un les mystiques spéculatifs rhénans du XIV^e siècle et d'une manière générale la mystique chrétienne (2), l'autre, le réformateur du Carmel, saint Jean de la Croix (3).

Pour M. Delacroix, le mysticisme se spécifie par la prétention à l'illimité. Le mysticisme religieux est donc la prétention à s'évader des limitations dogmatiques ou hiérarchiques. « Le mysticisme, écrit-il dans la *Religion et la foi*, est un procédé pour franchir les difficultés intellectuelles et sentimentales qui chargent de leur poids l'existence du croyant ou une attitude mentale qui les ignore. » Quelle incompréhension ! J'ai essayé ailleurs (4) d'indiquer le point de départ d'une pareille méprise et des autres, car elles foisonnent. « M. Delacroix se fait une notion absolument univoque de tout ce qu'on est convenu d'appeler mysticisme, mais comme il étudie surtout le mysticisme chrétien il fait entrer dans cette notion générale des éléments propres au christianisme et quand il veut spéculer sur ce mysticisme catholique, ses préjugés l'obligent à retrouver en lui ceux des éléments dont la pseudo-mystique seule lui a fourni l'idée et il donne comme essentielles au mysticisme chrétien et catholique des notes qui ne conviennent qu'à ses contrefaçons. » On devine

pression devient brutale ; il est bien probable que des expressions du même genre se trouvaient dans la bouche et peut-être dans les écrits des mystiques classiques mais qu'elles ont été expurgées par les commentateurs. » (*De l'angoisse à l'extase*, t. 1, p. 76, p. 109 ; cf. sur ce livre *Vie Spirituelle*, 1928 suppl. p. (114 ss.) : « Madeleine, l'extatique de M. Pierre Janet ». Voir surtout la discussion en cours dans les *Études carmélitaines mystiques et missionnaires*, avril 1931 : « A propos de la Madeleine » de Pierre Janet. I. Lettres et témoignages inédits ». Dans les articles à paraître, le cas de Madeleine sera examiné du point de vue psychiatrique, puis confronté avec l'enseignement et l'expérience de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, de façon à pouvoir tirer des conséquences pratiques pour le discernement des esprits en précisant les relations d'équilibre physique des facultés avec la vie morale.

Nous ne nous arrêterons pas à réfuter ces insinuations particulièrement irrecevables en ce qui concerne les écrits de (sainte Thérèse) dont l'histoire est connue avec tant de précision. Avec des suppositions de cet ordre, il n'est pas de conclusion qu'on ne soit en mesure de justifier. Toute discussion devient inutile et impossible. Si une telle hypothèse est essentielle à la démonstration de M. Janet — il semble qu'elle le soit, car il la répète à plusieurs reprises, — c'est tant pis pour la thèse. Cela suffirait pour dispenser de l'examiner comme contraire aux exigences de la méthode scientifique. Les graphiques les plus patiemment étudiés, les observations les plus minutieuses ne sauraient donner le change.

(1) Ce mépris pour la religion s'étale de façon particulièrement déplaisante et même grossière dans les chapitres de sa *Psychologie du mysticisme religieux*.

(2) *Essai sur le mysticisme spéculatif en Allemagne au XIV^e siècle*, Paris 1900. — *Études d'histoire et de psychologie du mysticisme : Les grands mystiques chrétiens*, Paris 1908. — *La Religion et la foi*, Paris 1922.

(3) *Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*, Paris 1924. Nouvelle édition en 1930.

(4) « Henri Delacroix et la mystique catholique », *Vie spirituelle*, 1923 supplément pp. 229-258.

ou cela peut conduire. Il n'est que de parcourir leurs travaux dont beaucoup témoignent d'une prodigieuse érudition, pour voir où des principes semblables ont conduit en fait une légion de savants, en France, en Allemagne et ailleurs.

M. Baruzi, qui a dépensé des trésors de patience et même de sympathie à l'étude de saint Jean de la Croix, se condamne lui aussi à une méprise totale dans l'interprétation de son auteur. Il fait tout simplement du Docteur de la pauvreté spirituelle un précurseur de l'idéalisme moderne et un annonciateur, de ce qu'il appelle l'universalisation de l'intellect. « Bien qu'il ne se rende nullement compte de ces nuances métaphysiques modernes, Jean de la Croix nous livre non seulement une doctrine mais même un symbolisme qui ont une couleur idéaliste. » Dans sa pensée comme dans celle de Léon Hébreu, « il s'agit de discerner une seule chose en laquelle les choses de l'univers seraient jointes ». « Si l'on pouvait remonter jusqu'à cet instant indivisible où il a systématisé au fond de son être la vision obscure du monde, on atteindrait sans doute le plus riche moment de sa recherche intérieure (1). » Et il exprime plusieurs fois le regret que le grand mystique espagnol ait été gêné par les lisières du dogme, et à l'intérieur du dogme par les limites plus étroites encore de la scolastique et ainsi empêché d'atteindre parfaitement à cette intuition obscure de l'univers. Il suffit d'avoir lu une seule fois et même assez distraitemment l'œuvre de saint Jean de la Croix pour se rendre compte qu'il serait difficile de fausser plus radicalement sa pensée et de l'interpréter plus à contre-sens. Et cette erreur de perspective apparaît d'autant plus lamentable qu'on doit admirer davantage la diligence prodigieuse de l'historien à s'assurer du texte authentique de son auteur et le soin qu'il apporte à élucider jusqu'aux plus menus problèmes touchant sa formation intellectuelle, les influences qu'il subit, l'atmosphère où il vécut (2).

Les auteurs des diverses théories rationalistes de la mystique — théories qui n'ont de strictement commun que l'omission ou l'exclusion formelle des causes et des facteurs surnaturels, seuls déterminants et explicatifs — n'ont pas été sans discerner, parfois assez heureusement, mais toujours d'une manière partielle, l'arbitraire et l'insuffisance de celles des autres et ils en ont donné à l'occasion des critiques pertinentes sinon complètes. En sorte qu'on pourrait, en écrivant l'histoire de ces variations, — si ce n'était par ailleurs une besogne bien vaine et décevante — recueillir une multitude de remarques utiles pour une critique d'ensemble.

L'influence de cette critique intra-rationaliste, si j'ose dire, a été limitée, mais réelle. Elle a déterminé un certain mouvement de recul vers des positions moins outrancières, moins manifestement fausses. Les savants non chrétiens qui s'acharnaient à expliquer la mystique chrétienne restent généralement sous l'emprise de préjugés anti-dogmatiques et anti-métaphysiques trop tenaces pour renier tout d'un coup leurs erreurs et en éviter de nouvelles. Quelques-unes des plus graves sont toutes récentes ; d'autres non moins profondes ne manqueraient pas de se produire. Toutefois, à considérer l'ensemble des auteurs soustraits à toute influence de la foi chrétienne et catholique qui abordent ces problèmes, on peut dire, semble-t-il, qu'ils s'éloignent moins de la vérité. Ils évitent en tout cas les erreurs les plus grossières où la hâte à observer, la précipitation à conclure faisaient tomber leurs devanciers. Sans voir — et comment le pourraient-ils ? — les raisons profondes de l'irréductible différence qui sépare le véritable état mystique de ses analogies naturelles, ils notent avec un soin beaucoup plus attentif certaines différences empiriquement observables dans les effets des divers mysticismes, par exemple entre la stérilité des

(1) JEAN BARUZI, *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*, Paris, Alcan, pp. 313, 316, 321 et passim.

(2) Sur cet ouvrage de M. Baruzi et ses erreurs, consulter *Vie Spirituelle* mai 1925, pp. 188-212, l'étude de dom Chevallier : « Saint Jean de la Croix en Sorbonne » et oct. et nov. 1928 les remarquables articles de M. Roland Dalbiez : « Une récente interprétation de saint Jean de la Croix. » Bien qu'elle ne soit pas une critique de M. Baruzi on peut recommander ici l'étude très intéressante de M. Wehrlé, dans *Cahiers de la nouvelle Journée*, 1925. « Qu'est-ce que la mystique ». Voir surtout, pour une présentation authentique de la vie et de la pensée du grand docteur mystique le *Saint Jean de la Croix* du P. BRUNO de Jésus-Marie et diverses études de Jacques Maritain qui seront mentionnées plus loin.

Dans un ouvrage considérable, *San Juan de la Cruz, su obra científica y su obra literaria* (Madrid, 1929, 2 vol.), le P. Crisogono de Jésus Sacramento proteste énergiquement, avec sa jeunesse ardeur, contre toute interprétation rationaliste du réformateur du Carmel. Nous aurons à reparler de ce travail un peu tumultueux, discutabile en certains points importants mais très suggestif.

névroses à « remplissage religieux » (1) ou mystique et des extases obtenues par des procédés naturels et l'efficacité, la fécondité de la contemplation des mystiques orthodoxes et des saints, entre l'aboulie des psychasthéniques et la « volonté de fer » des grands contemplatifs, entre les mutilations mentales du quétisme bouddhique ou autre et l'enrichissement prodigieux qui apparaît comme le fruit des oraisons chrétiennes supérieures. Ils signalent le danger de confondre les réalités disparates et s'étonnent qu'on ait admis si longtemps comme allant de soi et sur des apparences manifestement secondaires une identité essentielle entre des « comportements » absolument divers; ils s'aperçoivent enfin que les mêmes termes changent de signification selon les états d'âmes et que, par exemple, les images empruntées à la langue de l'amour humain n'expriment rien que de parfaitement pur et chaste dans la bouche ou sous la plume des pieux personnages qui ne pouvaient pas songer qu'on interpréterait un jour leurs expériences à la lumière de la psychanalyse freudienne et de son obsédante libido; ils s'aperçoivent que l'identification à Dieu dont parlent les mystiques orthodoxes n'a rien de commun avec les rêves panthéistes. Ils connaissent (sinon pour leur en faire un mérite, du moins comme un fait) la soumission parfaite des mystiques orthodoxes à l'Eglise et l'intégrité de leur foi au dogme catholique. Ils discernent entre les diverses ascèses selon les expériences auxquelles elles sont ordonnées, soit comme un moyen par lui-même efficace, soit comme simple disposition. A ces signes et à d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, on reconnaît sans peine les progrès accomplis même par des auteurs qui professent, au moins comme méthode de travail, sinon comme conviction personnelle, l'agnosticisme métaphysique et théologique. On peut citer à cet égard parmi les travaux de langue française le livre consciencieux de M. de Montmorand, *Psychologie des mystiques catholiques orthodoxes*, paru il y a une dizaine d'années, et le tout récent opuscule de M. Roger Bastide : *Les Problèmes de la vie mystique* (2). Ce dernier auteur réserve jusqu'au bout le problème métaphysique et se limite strictement au problème historique des « origines du mysticisme » et de son « évolution » jusqu'à son « organisation actuelle » et au problème psychologique de son explication par les causes empiriques. C'est dire que nous sommes encore loin de compte. Pareille méthode, non exempte de postulats rationalistes, présente, entre autres, le grave inconvénient de ne pas aborder la vraie question mais de s'arrêter, si l'on peut dire, au vestibule du temple; cependant, malgré les réserves et les rectifications qu'appelle son enquête, on doit reconnaître qu'elle est conduite avec loyauté et sérénité. L'auteur s'efforce, autant que le lui permet sa méthode, de distinguer les traits du mysticisme orthodoxe. Il y réussit dans une certaine mesure et sa critique des thèses pathologique, psychologique, sociologique, nécessairement insuffisante, sans doute, n'est cependant pas dépourvue de toute efficacité.

Ces progrès réels ne se sont pas accomplis sans une influence au moins indirecte de la critique catholique, et c'est l'effort de cette critique que nous devons surtout caractériser.

Au fur et à mesure que les interprétations naturalistes étaient proposées, les travailleurs catholiques furent naturellement appelés à s'en occuper et à les discuter. Certains d'entre eux ne surent pas voir à quel point et pourquoi elles étaient non seulement insuffisantes, mais fausses. Quelques-uns même, qu'une saine théologie aurait dû mieux défendre contre des prestiges fallacieux, furent trompés par cette « vaine philosophie ». On n'a pas oublié le malheureux destin du savant Heiler, officiellement catholique quand il publia son livre sur la prière (3) où s'expriment déjà les tendances protestantes et modernistes, dues à l'influence de Von Hügel, qui lui firent depuis quitter l'Eglise, et qui s'accrochèrent dans ses nombreux travaux. Présentant la traduction allemande de l'ouvrage de M^{rs} Evelyn Underhill (4), il la loue

de ce que appartenant elle-même à une confession religieuse, elle ait su apprécier avec une grande largeur de cœur la mystique non-confessionnelle, individualiste et spirite (1). La largeur de cœur est chose bonne, mais fort capable de dévier. Elle dévie quand « le temps de sympathie » dure toujours sans faire jamais place au « temps de la critique » exigeante, et l'on n'est si généreux trop souvent que parce qu'on oublie d'être juste et sévère quand il faut. Le syncrétisme trop accueillant n'est possible que par un défaut de discernement des valeurs, majoration des unes et dépréciation des autres : deux formes d'injustice.

Même parmi les auteurs catholiques de foi intacte et profonde, certains n'ont su apporter que des critiques imparfaitement efficaces dont la portée ne dépasse guère celle des travaux agnostiques indiqués tout à l'heure (2). Quand on se rend surtout tributaire dans son information des ouvrages rationalistes (3) et qu'on accepte la méthode exclusivement expérimentale des psychologues indépendants, on ne peut que déceler des inconséquences et des illogismes ou dénoncer des observations mal faites. On se prive des vrais moyens de rectification, on se met hors d'état d'assigner les vraies causes de la prière chrétienne même commune, à plus forte raison des oraisons supérieures et de l'état mystique.

Mysticismism (Conférence tenue à Oxford en 1899) méconnaît complètement la distinction du naturel et du surnaturel, si tant est qu'il n'y oublie pas celle de Dieu et du monde, M^{rs} Underhill est, dans l'anglicanisme, l'auteur actuellement le plus en vue en ce qui concerne la mystique : elle a écrit : *Man and the supernatural; The life of the Spirit and the life of to day; Concerning the inner life; The house of the Soul*; elle a édité et étudié divers mystiques anglais. Son ouvrage de beaucoup le plus important est celui dont nous venons de mentionner la traduction allemande : *Mysticism, a study in the nature and development of man's spiritual consciousness*, qui a atteint l'année dernière sa douzième édition. Il suffit pour en caractériser l'esprit et les tendances de citer la définition suivante de la Mystique : « *Mysticism is the expression of the intimate tendency of the human spirit towards complete harmony with the transcendental order, whatever be the theological formula under which that order is understood* ». (C'est moi qui souligne). L'auteur reconnaît d'ailleurs que le christianisme, en particulier l'Eglise catholique s'est montrée plus sympathique à la mystique, plus capable que toute autre religion, et parle avec beaucoup de sympathie elle-même des grands mystiques catholiques, mais son large syncrétisme n'en est pas moins dangereux. Cf. DAVID KNOWLES, O.S.B., *The English Mystics*, appendix B : en quelques pages mesurées, il reconnaît les mérites et marque les déficiences de Inge et de M^{me} Underhill.

(1) « *Selbst ausgesprochen kirchlich eine sakramental eingestell, versteht und würdigt sie mit grosser Weitherzigkeit die überkirchliche, individualistisch und spiritische Mystik* ».

(2) Cf. *Revue Thomiste*, nov. déc. 1928, *Psychologie indépendante et prière chrétienne*, à propos du livre de M. Chansou sur les sources et l'efficacité de la prière.

(3) Puis-je répéter quelques truismes déjà énoncés ailleurs? « Si les dogmes et la théologie catholique sont vrais, les psychologues qui ne sont que psychologues peuvent bien recueillir les témoignages des mystiques, essayer de les comprendre — quitte à les entendre souvent de travers comme le montrent tant d'expériences malheureuses —, ils peuvent les comparer entre eux et à d'autres témoignages relatifs à de tout autres expériences appelées aussi mystiques. Ils peuvent marquer les ressemblances et les analogies qu'ils croient voir, constater les différences profondes dans les effets respectifs de ces diverses expériences, dites mystiques. Ils ne peuvent pas ne pas se méprendre sur les analogies et les ressemblances, puisque un élément capital de différence leur échappe en raison de leur méthode agnostique. Ils ne peuvent par rendre adéquatement raison des différences. En rigueur de termes, ils ne peuvent rien « expliquer ». Si la contemplation mystique est, comme nous le croyons, l'œuvre des vertus théologales et des dons du Saint-Esprit, si l'amour et la connaissance mystique sont un amour et une connaissance émis vitalement par l'âme sous la motion de l'Esprit-Saint qui nous fut donné avec la charité, on n'en donnera jamais une explication par la cause propre avec les seules ressources de la psychologie et de la sociologie, pour ne rien dire de la pathologie mentale trop évidemment inapte et disproportionnée. Tout ce qu'on pourra dire aux seules lumières des ces sciences restera pré-scientifique, infra-scientifique. — Il est vrai, comme le remarque M. Jacques Maritain, que les « causes » au sens où on les entend parfois dans les sciences empiristes et dans la philosophie issue du mécanisme « se réduisent au conditionnement spatio-temporel d'un phénomène ou au réseau de déterminations auquel un phénomène est lié ». C'est là, ajoute-t-il, un *analogus* si profondément résonné du concept de cause que ce mot en devient presque équivoque. Nous parlons de cause et de science au sens ontologique du mot. — Si donc l'on veut faire œuvre de science et assigner des causes à l'expérience mystique des saints en faisant abstraction des lumières de la théologie qui seule les connaît, on ne pourra que se tromper en prenant pour des causes des antécédents qui ne le sont pas, en majorant indûment l'efficacité de certains phénomènes empiriquement constatables.

« Si la théologie catholique est vraie, la mystique des saints de l'Eglise n'est pas une espèce d'un genre dont la mystique orgiastique des « primitifs » ou de certains cultes antiques, et même la mystique naturaliste d'un Plotin constitueraient d'autres espèces du reste inférieures. Ce sont choses absolument hétérogènes qui ne portent le même nom que ce qui choque.

« Si la théologie catholique est vraie, la Sagesse des saints transcende absolument toute philosophie.

« Cela est de toute évidence. » (*Vie Spirituelle*, suppl. juin 1931, pp. 181-182.

(1) Selon l'expression du P. de Munyck.

(2) Un volume, Paris, Colin, 1931.

(3) FRIED. HEILER, *Das Gebet, Eine religionsgeschichtliche und religionspsychologisch Untersuchung*, München, Reinhardt 1922. Sur ce livre, d'une prodigieuse érudition mais chargé de lourdes erreurs, voir par exemple les justes réflexions du P. Adhémar d'Alès, *Dict. Apolog. de la foi catholique*, art. *Prière*. Les autres ouvrages du même auteur sur la mystique appellent des réserves analogues.

(4) EVELYN UNDERHILL (M^{me} Hubert Stuart-Moore), *Mystik. Eine Studie über die Natur und Entwicklung des religiösen Bewusstseins im Menschen*, traduit de l'anglais par Hélène Meyer-Franck et Heinrich Meyer-Benfey, München, Reinhardt.

Evelyn Underhill doit beaucoup à W. R. Inge, qui dans son livre *Christian*

C'est ce que l'on a de mieux en mieux compris parmi les écrivains catholiques.

Ils n'ont certes pas voulu refuser à la psychologie ni à la pathologie mentale ni à aucune autre science aucun de leurs droits légitimes. Tandis que les naturalistes excluent les facteurs surnaturels qui ne tombent pas sous l'observation « scientifique », ou ne les admettent guère qu'à titre hypothétique comme une explication « métaphysique » de surcroît, philosophes et théologiens catholiques ont eu à cœur de ne pas tomber par réaction dans l'excès opposé en déniait toute espèce de compétence aux sciences empiriques, même à l'égard des faits mystiques véritables (1). Ils ont reconnu notamment les services que peuvent rendre à la théologie, pour discerner la vraie et la fausse mystique, la psychologie et la pathologie mentale, si elles consentent à travailler à leur rang, à fournir la théologie de données soigneusement contrôlées au lieu de se substituer à elle dans l'étude des états mystiques dont les causes, étant divines, échappent nécessairement à l'observation, aux procédés du laboratoire ou de la clinique.

Ils n'ont pas refusé d'envisager la possibilité ou la réalité de grâces authentiques mystiques en dehors du corps de l'Eglise, sachant que, comme il est des baptisés qui se soustraient à l'influence vivifiante de son âme, il est des non-baptisés qui, sans le savoir, appartiennent à cette âme et reçoivent, malgré leur ignorance, l'influx sanctifiant du Christ (2).

« La divine pédagogie, écrit M. Maurice Blondel (3) à d'admirables courts-circuits pour l'incendie de la charité et l'ascension de l'humilité; il peut donc y avoir des mystiques hors du corps visible, anonymement ou pseudonymement. Il ne peut pas y en avoir sans l'âme de l'Eglise, sans participation réelle à des grâces du Christ. »

« Autant que l'on peut risquer une conjecture sur le secret des cœurs, dit à son tour M. Jacques Maritain, tout porte à penser que ce grand mystique musulman, condamné par ce qu'il enseignait l'union d'amour avec Dieu et qui témoigna jusqu'au bout de son désir de suivre Jésus, avait la grâce des dons infus (appartenait à l'âme de l'Eglise) et a pu être élevé par conséquent à la contemplation mystique authentique (4). »

La science catholique est disposée à admettre tout fait dûment établi, toute constatation vraiment scientifique, assurée qu'elle est que la foi n'en subira nul dommage. Ses représentants savent qu'ils peuvent sans aucun danger pour la théologie, être intégralement justes envers les savants indépendants, reconnaître tous les mérites réels, pourvu qu'ils en puissent dénoncer aussi toutes les déficiences et exercer à leur égard une rigoureuse critique. Or, ils ont bien vu et ils ont de mille façons fait la preuve que les psy-

chologues, les historiens, les philosophes ne se séparent pas des théologiens dans l'interprétation des faits mystiques parce que leurs observations ou les textes l'exigent, mais en raison de leur métaphysique à eux ou, pour mieux dire, de leur antimétaphysique (1). Il en va ici comme dans le domaine de l'exégèse des livres saints. Ce qui sépare les exégètes rationalistes ou modernistes des catholiques, ce n'est pas la connaissance des langues, des civilisations et des littératures anciennes, la grammaire ni l'histoire, c'est leur rationalisme même. Le débat fondamental est d'ordre philosophique et théologique, en psychologie religieuse comme en exégèse. L'opposition des doctrines relativement aux faits de la vie mystique est dérivée d'une opposition plus générale : le conflit de deux métaphysiques.

La critique véritablement décisive des interprétations naturalistes du mysticisme orthodoxe, la preuve de la transcendance de ce dernier réside donc dans la métaphysique traditionnelle et la théologie apologetique qui établissent ou défendent les principes opposés à ceux dont s'inspirent les savants indépendants. Elle consiste surtout dans la théologie mystique proprement dite qui expose ce que sont en réalité les oraisons surnaturelles et la contemplation des âmes riches de grâce et de charité divine, l'activité des dons d'intelligence et de sagesse sur la nature desquels elle est seule compétente. Les vraies causes, non observables empiriquement, mais connaissables à la lumière de la foi et de la théologie étant assignées, les explications insuffisantes tombent comme des châteaux de cartes. Ici encore se vérifie ce qu'aime à répéter le P. Sertillanges que la meilleure apologetique est toujours celle qui résulte de l'exposé même de la vérité. C'est donc dans les travaux d'apologetique générale, dans les ouvrages dogmatiques sur la grâce, les vertus théologales, l'habitation du Saint-Esprit, les dons, dans les traités de théologie mystique qu'il faut aller chercher, sinon toujours à l'état explicite et formel, du moins à l'état implicite et sous un mode éminent, cette critique profonde et décisive que les meilleurs articles de revues ou de dictionnaires consacrés à défendre la vraie nature de la mystique ne font guère qu'appliquer et monnayer. Ce n'est pas par hasard que le meilleur théologien de la mystique d'aujourd'hui (2) soit en même temps l'auteur de deux grands livres dont l'un résout à la lumière de saint Thomas les difficultés de l'agnosticisme contemporain sous sa double forme idéaliste ou empiriste, relativement à l'existence et à la nature de Dieu, et l'autre défend, de la manière la plus lumineuse, la possibilité de la révélation, les notions de mystère et de dogme, la nature de la théologie sacrée. Ce n'est pas par hasard non plus que l'auteur de *Crédibilité et Apologetique* (3), et d'un beau livre *Le donné révélé et la théologie* ait voulu ensuite écrire *Structure de l'âme et Expérience mystique*. A côté des théologiens de profession, quelques philosophes catholiques ont excellemment contribué à défendre la vraie nature de la mystique. On doit mentionner spécialement ici M. Maurice Blondel, pour son article plus haut cité : « *Le Problème de la mystique* ». Nous aurions certes d'importantes réserves à faire sur plusieurs points de doctrine chers à l'auteur de l'*Action* et qu'il expose à nouveau dans cette étude; les remarques critiques du P. de Tonquédec (4) nous semblent parfaitement justifiées. Mais pour ce qui est de la défense de la mystique, contre les théories naturalistes, M. Blondel a des pages décisives qu'on voudrait pouvoir transcrire. Il montre en particulier comment « la méthode positive de droit commun appliquée aux études de mystique aboutit par ses déficiences et ses partialités, même involontaires et inconscientes, à un régime d'exception et d'exclusion (5). »

Mais aucun philosophe catholique, à notre connaissance, n'a

(1) On peut consulter à cet égard *l'Expérience mystique et l'activité subconsciente* du P. Jules Pacheu, Paris, Perrin, 1911; les *Etudes sur la psychologie des mystiques* du P. Maréchal. Cf. aussi l'excellent article de M. T. L. Faido, « Conversion, Subconscience et Surnaturel », dans *Divus Thomas*, Fribourg, 1930, pp. 305-316. Cet article est un modèle du genre et montre comment la plus accueillante largeur d'esprit, le souci de comprendre les doctrines étrangères peuvent s'allier avec la fermeté doctrinale, attentive à ne rien sacrifier d'une vérité qui ne nous appartient pas.

(2) Cf. *Recherches de science religieuse*, mai-août 1923, la recension par le P. Maréchal (*Le problème de la grâce mystique en Islam*) du travail de M. Massignon, *Passion d'al-Hosayn-ibn-Mansour al-Hallaj, martyr mystique de l'Islam*, exécuté à Bagdad le 26 mars 922, étude d'histoire religieuse, 2 vol. (1100 pp., Paris, Geuthner 1922).

(3) « Le Problème de la mystique, dans *Qu'est-ce que la mystique*, p. 59. Il ajoute, en note, en exprimant le regret que M. l'abbé Mulla, converti lui-même de l'Islam, n'ait pu donner à « Cahier de la nouvelle Journée » une étude promise : « Il nous eût montré qu'en plein Islam, à travers une tradition partiellement conservée, mais surtout à la faveur assurément venue du Christ et accueillie par des âmes dociles et héroïques, comme celles d'Al-Hallaj... les purifications mystiques peuvent historiquement aboutir à une vie d'union qui n'a rien de la gnose ni de l'extase plottinienne, mais revêt ce caractère concret, cordial, personnel, singularisé qu'exprime notre Pascal en son *Mystère de Jésus* : « J'ai versé telle goutte de sang pour toi » (pp. 59-60).

(4) J. MARITAIN, « Grandeur et misère de la métaphysique, dans le *Roseau d'Or*, premier numéro des chroniques, p. 156, notes. — Dans les textes précédents l'expression d'origine récente : *appartenance à l'âme de l'Eglise* désigne, d'une manière moins heureuse croyons-nous, ce que les meilleurs théologiens préfèrent appeler : *appartenance de désir à l'Eglise*. — Le P. de la Taille dit excellemment : « La foi, la foi vive elle-même... peut se trouver, quant à son noyau essentiel, en beaucoup d'âmes où nous ne la soupçonnons pas. Il pourra y avoir dans ces âmes où l'incorporation à l'Eglise devance de façon invisible le baptême et même la connaissance du baptême ou de l'Eglise, mais non pas le désir implicite de l'une et de l'autre, il pourra y avoir place pour la contemplation passive, s'il plaît à Dieu... » *Théories mystiques*, dans *Recherches de science religieuse*, juin 1928.

(1) J'ai essayé moi-même de le montrer à propos de M. Delacroix et de Pierre Janet. M. Dalbiez l'a fait, à sa manière profonde et savante, en discutant *Une nouvelle interprétation de saint Jean de la Croix*, celle de M. Baruzi.

(2) Le R. P. Garrigou-Lagrange.

(3) Le R. P. Gardiel.

(4) *Revue apologetique*, 15 nov. 1926, pp. 208 ss.

(5) Etude citée, pp. 11 ss. — Dans le même recueil, un article anonyme contient plusieurs excellentes remarques sur les différences caractéristiques du mysticisme païen et du mysticisme chrétien, voir en particulier, pp. 105-107. L'étude fervente de M. l'abbé Wehrle sur saint Jean de la Croix « roi des mystiques », en vue de définir le mysticisme, est pleine de beaux aperçus. Elle aboutit à cette définition excellente : « Le mysticisme, dans sa bonne acceptation, ce sera la plénitude de la connaissance vraie pour l'homme dans la perfection du véritable amour de Dieu, sous la loi et par la vertu de l'union au Verbe incarné, unique Médiateur de Dieu et des hommes » (p. 169).

mieux travaillé en ce domaine que notre cher ami Jacques Maritain; il n'a pas consacré d'ouvrage spécial de grande étendue à la mystique, mais il a abordé le sujet à diverses reprises dans de brèves études, toujours avec une grande profondeur et en répandant beaucoup de clarté. Qu'il parle de la *Grandeur et Misère de la métaphysique*, qu'il compare *Philosophie et Expérience mystique*, qu'il traite de la *Connaissance métaphysique et des noms divins*, qu'il préface la vie de saint Jean de la Croix par le P. Bruno de Jésus Marie, qu'il résume lui-même les enseignements du grand docteur mystique *Praticien de la contemplation*, ou qu'il définisse la *Sagesse augustinienne*, autant d'occasions pour lui de mettre en puissant relief la nature propre et les caractéristiques de la Sagesse mystique, du contact senti avec Dieu, son opposition radicale avec toute forme de panthéisme, sa transcendance par rapport à l'extase plotinienne et en général à toute philosophie.

« C'est une autre sagesse que nous prêchons, scandale pour les juifs et démente pour les Grecs. Excédant tout effort humain, don de la grâce déifiante et des libres largesses de la sagesse incréée, à son principe il y a l'*amour fou* de cette sagesse pour chacun de nous, à son terme l'unité d'esprit avec elle. Seule y donne accès Jésus crucifié... La Sagesse mystique n'est pas la béatitude, la parfaite possession spirituelle de la réalité divine, mais elle en est le commencement. C'est une entrée dès ici-bas dans l'incompréhensible lumière, un goût, un toucher, un docteur de Dieu qui ne passera pas, car les sept dons continueront dans la vision ce qu'ils inaugurent dans la foi. Nous ne pouvons pardonner, ni à ceux qui la nient ni à ceux qui la corrompent, égarés par une présomption métaphysique inexcusable, puisque, connaissant la transcendance divine, ils ne veulent pas l'adorer. »

« La métaphysique que certains Occidentaux, en Allemagne et en France — je ne parle même pas de la honteuse contrefaçon théosophiste — nous proposent au nom de la sagesse de l'Orient, est-ce une image authentique de celle-ci? J'en doute fort; j'inclinerais plutôt à penser que, dans les cas les plus favorables, il s'agit d'une interprétation particulière admise en quelque école fermée de là-bas. Quoi qu'il en soit, ces doctrines enflées sont une négation radicale de la sagesse des saints. Prétendant parvenir par la métaphysique seule à la contemplation suprême, cherchant la perfection de l'âme hors de la charité, dont le mystère leur reste totalement impénétrable, et nous comprenons bien pourquoi, substituant à la foi surnaturelle et à la révélation de Dieu par le Verbe incarné... une soi-disant tradition secrète héritée des maîtres inconnus de la Connaissance; elles mentent parce qu'elles disent à l'homme qu'il peut ajouter à sa taille, et entrer par lui-même dans le surhumain. Le chrétien les juge, elles ne peuvent pas le juger. Leur hyperintellectualisme ésotérique, fait pour donner le change sur la véritable métaphysique, n'est qu'un spécieux et pernicieux mirage. Il mène la raison à l'absurde, l'âme à la seconde mort. »

Et voici comment M. Maritain fait justice en passant des formidables contresens de M. Jean Baruzi.

« D'une autre manière encore la vaine philosophie peut être l'ennemie de la sagesse. Non plus en supprimant la sagesse des saints devant la métaphysique, mais en l'emmêlant plus ou moins, et dans les cas les plus graves, en la confondant avec la métaphysique, ce qui est corrompre à fond sa nature. C'est ainsi qu'un esprit attentif et pénétrant, après quinze ans de recherches ferventes, et tout l'effort de la plus minutieuse et passionnée érudition, à pu être conduit à défigurer tragiquement le héros mystique dont il avait entrepris de retracer le drame intérieur. Hélas! comme si un philosophe, aidé d'une information historique supposée même exhaustive, et de la plus intuitive sympathie bergsonnienne, pouvait pénétrer l'intérieur d'un saint! revivre en soi Jean de la Croix? Toutes les fausses clefs de la philosophie se brisent, pour la bonne raison qu'il n'y a pas de serrure. Quelle que soit mon amitié pour vous, mon cher Baruzi, il me faut bien avouer qu'en éclairant saint Jean de la Croix à une lumière leibnizienne, en arrachant sa contemplation à ce qui fut la vie de sa vie : la grâce sanctifiante infuse et l'opération de Dieu en lui; en faisant de lui je ne sais quel géant manqué de la métaphysique à venir, retenu encore dans les superstitions extrinsécistes, mais visant avant tout à se procurer, par un procédé de dépouillement où l'esprit de l'homme fait tout le travail, une compréhension intellectuelle de Dieu de moins en moins grossière, et y réussissant si bien qu'il nous conduit « en quelque sorte au delà

du christianisme », vous avez tracé une image du saint que celui-ci, aurait tenu en abomination et dont la criante fausseté, jointe à tant de zèle est pour nous un sujet d'étonnement et de douleur. Votre juste ne vit pas de la foi. Ce théopathe ne souffre pas les choses divines, mais un mal de Sorbonne. Choisissez donc entre Jean de la Croix et Henri Delacroix et laissez le diable et son train. Le jeu de ce brouilleur de cartes est actuellement d'attirer les âmes aux prestiges d'une mystique qui procéderait toute de la nature et non de la grâce, singerie de la vraie spiritualité. Il n'y a pas lieu de s'effrayer de ces simagrées, qu'il renouvelle à toutes les époques où l'action de Dieu presse plus vivement le cœur des hommes. Nous devons tout faire cependant pour éviter que la fausse monnaie chasse la bonne. »

A ces erreurs dont il a dénoncé les plus profondes causes, il oppose la vraie notion — surnaturelle, — de la mystique chrétienne et de la contemplation. « La contemplation des saints n'est pas dans la ligne de la métaphysique. elle est dans la ligne de la religion. Cette suprême sagesse ne dépend pas de l'effort de l'intelligence en quête de perfection du savoir, mais du don de l'homme tout entier en quête d'une droiture parfaite à l'égard de sa fin. Ce savoir le plus haut suppose qu'on a renoncé au savoir. »

« Ce n'est pas pour connaître que les saints contemplent, c'est pour aimer, et ils n'aiment pas pour aimer, mais pour l'amour de celui qu'ils aiment. L'union même à Dieu que l'amour demande c'est pour Dieu premier aimé qu'ils y aspirent, ne s'aimant eux-mêmes que pour lui. La fin des fins, pour eux, n'est pas de faire exulter leur intelligence et leur nature et donc s'arrêter à soi. C'est faire la volonté d'un autre, contribuer au bien du Bien. Ils ne cherchent pas leur âme, ils la perdent, ils ne l'ont plus. Si en entrant dans le mystère de la filiation divine et en devenant *quelque chose de Dieu*, ils gagnent une personnalité transcendante, une indépendance et une liberté dont rien n'approche au monde, c'est en oubliant tout cela pour que non pas eux, mais le bien-Aimé vive en eux.

« Les antinomies que les « nouveaux mystiques » découvrent dans le mysticisme traditionnel, — parce qu'ils s'en font une idée artificielle, viciée par les solennels préjugés modernes sur la vie de l'esprit, — j'accorderais volontiers qu'elles caractérisent en effet bien des pseudo-mysticismes philosophiques. Rapportées à une vie mystique authentique, elles perdent toute signification. Ici ni « vouloir créateur » cherchant l'exaltation directe dans la pure aventure et un dépassement sans fin, ni « vouloir magique » cherchant l'exaltation en soi dans la maîtrise du monde et une possession achevée. Ici l'amour (nos philosophes n'oublient que lui et c'est lui qui fait tout), ici la charité qui use de la connaissance, — qu'elle-même, sous l'action de Dieu procure, savoureuse et présente, — pour adhérer plus pleinement à l'Aimé. Ici l'âme ne veut pas s'exalter, et elle ne veut pas s'abolir; elle veut s'unir à celui qui l'a aimée le premier. Car ici il y a un Dieu qui n'est pas un nom mais une réalité, il y a un Réel et même un sur-réel qui existe d'abord, avant nous, sans nous; ni humainement ni angéliquement saisissable, mais divinement, et qui nous divinise pour cela; un Sur-esprit dont la saisie ne limite pas mais illimite l'esprit fini, vous le Dieu vivant, notre créateur. »

Qu'on me pardonne ces longues citations. Il y a plus de lumière en ce texte qu'en certains gros volumes érudits. Et c'est plus de cent passages analogues qu'on pourrait extraire des études ci-dessus mentionnées de l'auteur.

Ne pouvant tout transcrire, rapportons du moins encore ces pages qui achèvent d'expliquer le caractère surnaturel de la contemplation infuse, le rôle qu'y jouent la foi et la charité infuse, et montrent par là comment la mystique véritable est aux antipodes de toute pseudo-mystique intellectualiste.

« La contemplation des saints ne procède pas de l'esprit de l'homme. Elle procède de la grâce infuse... Elle est bien notre fruit parfait, mais selon que nous sommes nés de l'Eau et de l'Esprit. Œuvre surnaturelle par essence qu'émane de notre fond substantiel et de nos pouvoirs naturels d'activité, mais en tant que notre substance et notre activité mêmes, passives devant le Dieu tout-puissant, sont par lui et par les dons qu'il greffe en elles surélevées à l'égard d'un objet divin, absolument inaccessible comme tel aux seules énergies de la nature. Œuvre supérieurement personnelle, et libre et active, vie qui jaillit pour l'éternité, mais qui est pour nous comme un non-agir et une mort, parce que, surnaturelle non pas seulement par son objet mais aussi

par son mode même de procéder, elle émane de notre esprit mis par Dieu seul et relève de cette grâce opérante où toute l'initiative est à Dieu. Et parce que la foi est la racine et le fondement de toute la vie surnaturelle, une telle œuvre n'est pas concevable sans la foi, « en dehors de laquelle (dit saint Jean de la Croix, *Montée II, VIII*) il n'est pas de moyen prochain et proportionné de la contemplation (1). »

« Enfin, la contemplation des saints n'est pas seulement pour le divin amour, elle est aussi par lui. Elle ne suppose pas seulement la vertu théologale de Foi, mais aussi la vertu théologale de Charité et les dons infus d'intelligence et de Sagesse, qui n'existent pas dans l'âme sans la charité. Ce même Dieu atteint par la foi dans l'obscurité et comme à distance, puisque pour l'intelligence il y a distance quand il n'y a pas vision, l'amour comme tel l'atteint immédiatement en lui-même, nous unissant de cœur à cela même qui est caché dans la foi; et ce sont les choses divines ainsi invisibles en nous par la charité, c'est Dieu devenu nôtre par la charité, que la sagesse mystique, sous une motion et une régulation actuelle de l'Esprit-Saint, expérimente par et dans l'amour comme se donnant à nous en nous, et connaît affectivement « en vertu » d'une incompréhensible union » (Denys, *Noms divins*, VII, 3), dans une nuit supérieure à toute connaissance distincte, à toute image et à toute idée, comme transcendant à l'infini tout ce que toutes les créatures en pourront jamais penser... Elle atteint Dieu comme Dieu caché, comme Dieu sauveur, et d'autant plus sauveur qu'il est plus caché, cette sagesse secrète qui purifie l'âme en secret. Tout en restant contrôlable par la théologie, tout en dépendant, comme de ces conditions et de ses bases en terre humaine, des multiples notions et signes conceptuels, où la divine vérité se manifeste à notre intelligence; sans rien abandonner des dogmes révélés tout au contraire, connaissant mieux que par les concepts cela même dont les formules conceptuelles du dogme donnent seules communication à l'intelligence humaine, comment ne dépasserait-elle pas toute notion distincte et tout signe exprimable pour adhérer ainsi, dans l'expérience de l'amour à la réalité même qui est l'objet premier de la foi? Nous voilà aux antipodes de Plotin. Il ne s'agit pas ici de l'élever intellectuellement au delà de l'intelligible, de monter par la métaphysique à son échelle dialectique savamment réglée jusqu'à l'abolition — encore naturelle — de l'intellection naturelle dans un surintelligible ou s'extasier angéliquement. Il s'agit de s'élever amoureuxment au delà du créé, de renoncer à soi-même et à tout pour être transporté par la charité dans la nuit transluminescente de la foi, sous l'opération divine jusqu'à une souveraine connaissance surnaturelle du surnaturel illimité, où nous transformons en Dieu par l'amour. Car « en définitive nous n'avons été créés que pour cet amour ».

« Non la métaphysique n'est pas la porte de la contemplation mystique. Cette porte est l'humanité du Christ, par qui grâce et vérité nous ont été données. *Je suis la porte*, a-t-il dit de lui-même, *si par moi quelqu'un entre, il sera sauvé, et il passera dedans, et il passera dehors, et il trouvera des pâturages*. Entrée de la divinité pure, et elle redescend au dehors dans la contemplation de la sainte humanité. Et ici comme là elle trouve des pâturages et se nourrit de son Dieu.) (*Ibid.*, pp. 162-167.)

Que deviennent les antinomies chères aux psychologues et aux historiens entre le mysticisme et la hiérarchie, entre la foi dogmatique de l'Eglise et les expériences individuelles et autres « solennelles » inventions des savants qui tiennent pour choses opposées toutes celles dont ils ne voient pas la conciliation parce que le principe d'unité leur en échappe.

Dans les autres études du même philosophe, les mêmes vues profondes sont reprises, développées. Ces exposés, dont les citations qui précèdent suffisent à faire connaître l'accent, portent en eux la marque de la vérité catholique. On ne saurait indiquer meilleure lecture et plus profitable pour débarrasser un esprit de bonne foi des interprétations rationalistes ou modernistes nécessairement falsificatrices et pour préparer à entendre ce que les mystiques pensent et disent eux-mêmes de leur propre expérience, et ce qu'en pense, sous le regard et avec l'approbation de l'Eglise, la théologie catholique la plus saine et la plus fidèle à sa loi. Notre philosophe a supérieurement compris et profondément pénétré l'enseignement des uns et des autres.

On voit par ce rapide aperçu comment ont été revendiqués

(1) *Ibidem*, pp. 163-164.

les droits de la théologie, comment la mystique a été défendue contre les empiètements d'une science myope et d'une orgueilleuse philosophie.

Il restera à montrer que cet effort apologétique a été sous des aspects divers l'occasion et le fruit d'une connaissance et d'une étude chaque jour plus attentive des expériences des saints et de la théologie mystique qui en traite spécialement, en d'autres termes à exposer la renaissance de la mystique, non plus en fonction de doctrines à critiquer, mais en rapport avec la vie et les aspirations des âmes chrétiennes que les grands mystiques précédent et entraînent sur le chemin de la sainteté (1).

BENOIT LAVAUD, O. P.

Littérature et Religion⁽²⁾

Permettez-moi l'exorde des orateurs embarrassés, en me laissant vous dire que je ne méritais pas l'honneur d'être invité à vous adresser la parole! A quel titre puis-je parler aux littérateurs belges? J'ai si peu cultivé les muses! *Non licet omnibus adire Corinthum!* Les universités d'aujourd'hui honorent beaucoup plus Minerve qu'Apollon. Encore est-ce à l'administration universitaire que je suis condamné depuis bientôt un quart de siècle, et c'est un genre de vie qui n'est pas de nature à développer la sensibilité poétique!

Cependant votre réunion d'aujourd'hui a pour but d'étudier quelle part, écrivains catholiques, vous pouvez avoir dans le relèvement doctrinal, dans la diffusion des connaissances religieuses. C'est un terrain commun où je puis vous rencontrer avec moins de présomption, et je remercie votre Président de m'avoir invité à cette rencontre et vous, Messieurs, de m'y accueillir si favorablement. Mes moyens ne me permettent pas de m'écarter de ce terrain. Je ne parlerai donc que de la doctrine révélée et, sans rechercher si des écrivains laïques ont à exercer de toute autre façon une action catholique, je me bornerai à répondre, d'une manière toute didactique, à la question inscrite au programme de ce Congrès : des écrivains laïques peuvent-ils contribuer à la diffusion même de la doctrine catholique?

Tout d'abord, les écrivains laïques, à la condition qu'ils connaissent à fond cette doctrine catholique, peuvent se charger de l'exposer eux-mêmes, en revêtant leur exposé de beauté littéraire, et il y a, à ce qu'ils le fassent, plus d'un avantage pour la mise en valeur complète de cette doctrine.

Que des écrivains catholiques laïques aient pareil rôle à jouer sur le terrain doctrinal, cela n'a pas toujours été admis sans contestation, et il vous souvient peut-être de la justification que Joseph De Maistre s'est cru obligé de donner, sous forme de Discours préliminaire, en tête de son livre : *Du Pape*. « Il pourra paraître surprenant, y lit-on, qu'un homme du monde s'attribue le droit de traiter des questions qui, jusqu'à nos jours, ont semblé exclusivement dévolues au zèle et à la science de l'ordre sacerdotal. J'espère néanmoins qu'après avoir pesé les raisons qui m'ont déterminé à me jeter dans cette lice honorable, tout lecteur de bonne volonté les approuvera dans sa conscience et m'absoudra de toute tâche d'usurpation. » La défiance des gens d'église à qui le grand apologiste de la primatie papale demande ainsi l'absolution était explicable. Les laïcs, étrangers à la formation scolastique,

(1) Nous sommes redevables de la publication, ici, de cette remarquable étude à la grande obligeance de notre conseiller de Fribourg *Nova et Vetera*.

(2) Allocution prononcée à la section Littéraire du IV^e Congrès général de l'A. C. J. B.

arrivent difficilement, dans le domaine de la théologie, à l'exactitude de la pensée et à la précision de l'expression. Et puis, en la matière, ils ont souvent usurpé, dans le fait, au cours des siècles et ne se sont pas toujours contentés, membres de l'Eglise enseignante, d'être les auxiliaires du magistère doctrinal.

Depuis que des définitions solennelles sont intervenues qui imposent à tout catholique de professer clairement que la vérité surnaturelle ne sort aucunement de nous, qu'elle nous est donnée tout entière par la révélation divine et que la mission de transmettre celle-ci a été confiée aux seuls apôtres, les empiétements d'antan sont moins à craindre, et le terrain doctrinal, mieux protégé, n'est plus l'*hortus conclusus* dont il paraissait prudent d'éloigner les profanes. Dans une brochure que vous connaissez (*Le Rôle des laïques dans l'Eglise*), Georges Goyau attire l'attention sur le spectacle, à première vue étrange, auquel nous fait assister l'histoire religieuse contemporaine. « L'époque où l'infaillibilité doctrinale de la hiérarchie pontificale fut solennellement définie, écrit-il, est en même temps celle où le peuple laïque, où la pensée laïque entrèrent en lice pour la défense de l'Eglise, pour la défense du dogme », avec une vaillance d'initiative dont les âges immédiatement antérieurs avaient cessé d'offrir l'exemple. On vit donc, et l'on continue à voir des laïques consacrer leur talent littéraire à la composition d'ouvrages d'apologétique et même à l'exposé direct de questions doctrinales. Et « sans parler de ce qui ne dépend pas de la robe qu'on porte », à savoir « du talent, de la culture humaine, du style », les laïques, dit le P. Bainvel, ont souvent certains avantages sur les écrivains ecclésiastiques. » D'abord, ils se mettent plus facilement au point; ils savent mieux les préoccupations du lecteur, et ce qu'il y manque, et par où il prend les questions, à quoi il s'intéresse et ce qu'il peut comprendre. Puis le théologien, vivant toujours dans la vérité, finit par se familiariser avec elle; ne la voyant que du dedans, il n'a pas toujours le sens net des proportions: ni sa bonté incomparable, ni sa supériorité, ni sa bienfaisante influence, ne le frappent autant. Le laïque qui voit de plus près les tempêtes et les naufrages goûte mieux la sécurité du port; comparant doctrine à doctrine, explication à explication, il sent mieux tous ses avantages, et plus facilement son âme s'élève et chante tout haut ce que l'autre ne savait dire qu'à Dieu; enfin, comme il découvre à nouveau pour lui-même ces régions de la vérité catholique dont le théologien connaît et a maintes fois parcouru les sentiers battus, il donne à son exposition je ne sais quoi de plus humain et de plus vivant, quelque chose de moins appris et de moins répété; la doctrine ancienne reparait chez lui plus neuve, plus originale, plus de ce temps et de ce monde. Et voilà comment la Théologie se renouvelle en partie sous des plumes moins théologiques, et comment celles-ci peuvent contribuer plus efficacement au relèvement doctrinal chez leurs contemporains. « Le prêtre qui défend la religion, écrit De Maistre, fait son devoir, sans doute, et mérite notre estime; mais auprès d'une foule d'hommes légers ou préoccupés, il a l'air de défendre sa propre cause; et, quoique sa bonne foi soit égale à la nôtre, tout observateur a pu s'apercevoir mille fois que le mécréant se défie moins de l'homme du monde et s'en laisse souvent approcher sans la moindre répugnance. »

Comme aux temps des Apologistes des premiers siècles, on a donc vu de nos jours des écrivains laïcs revêtir de beauté littéraire l'exposé des questions théologiques et contribuer ainsi, pour les motifs qui viennent d'être rappelés, à la diffusion des connaissances religieuses. Ce retour au passé, ce n'est pas chez nous, semble-t-il, qu'il s'est produit avec le plus d'évidence. Vous allez entendre des rapports sur le roman, sur la poésie, sur la critique littéraire; on n'en annonce pas sur la littérature théologique!

Est-ce à dire qu'en cultivant les autres domaines de la littérature vous ne pouvez pas contribuer au relèvement doctrinal? Vous ne

l'avez pas pensé, puisque vous êtes venus à ce Congrès, et vous avez bien raison!

Il vous est toujours possible, quel que soit le genre littéraire en cause, d'insérer dans la trame de votre œuvre l'un ou l'autre élément doctrinal et de le faire valoir par sa correspondance avec l'esprit de l'œuvre, si celle-ci est tout imprégnée d'une manière catholique de penser et de sentir.

N'est-il pas vrai que les principes des philosophies et des sociologies corruptrices se répandent davantage aujourd'hui par la littérature d'imagination que par la littérature didactique? La masse lit peu les traités de philosophie et de sociologie; c'est dans des canaux dérivés qu'elle boit l'erreur. Et il en va de même de l'irrégion. Anatole France nous a fait connaître sa méthode pour attaquer la foi chrétienne: « N'arrachez pas, dit-il, le voile du temple d'une main brutale. Chiffonnez-le; criblez-le de petits coups sournois, sous prétexte de le ravauder, coupez par-ci par-là quelques guenillons pour en faire des poupées! » Combien d'imitateurs Anatole France n'a-t-il pas? Et l'esprit distraît de la femme du monde dans son boudoir, du voyageur en chemin de fer, de la jeune employée dans le tram, boit, sans s'en rendre compte, dans des romans et des poésies qui ne se présentent pas comme antireligieux, le mépris des doctrines religieuses et de l'autorité religieuse, avec la pâture réservée à sa sensibilité et à ses passions.

Il appartient aux littérateurs catholiques de répandre la vérité catholique par des voies analogues.

Si de ce trésor de la doctrine chrétienne d'autres enlèvent quelques pierres précieuses pour les dégrader et les rouler dans la boue, ils lui emprunteront bien quelques rubis pour les enchâsser dans la trame profane de leurs ouvrages et les faire briller, au passage de la lecture, aux yeux de lecteurs qui n'ont plus d'autre contact avec la foi. Si, par la perfection littéraire de leurs œuvres, les écrivains laïcs catholiques se font lire par les incroyants, ils feront mieux, en réalité, que d'établir ces contacts passagers avec la vérité. La doctrine catholique n'est pas isolée: elle a ses répercussions dans tous les domaines de la vie. De celui qui en est vraiment pénétré, elle informe l'âme, quelque objet qui se présente à sa pensée et à sa sensibilité. Celui qui a compris Dieu et sa vie intime et son action profonde en toute créature, qui, comme le poète ancien cité par saint Paul, vit, se meut, est toujours en Dieu, qui réalise le rôle du Christ dans l'humanité et l'habitation du Saint-Esprit dans chacun de ses membres, qui entend les gémissements de toute nature, dont parle saint Paul, dans l'attente de ses destinées, comment voulez-vous qu'il regarde l'homme et l'histoire et le monde matériel lui-même du même œil qu'un incrédule? Toute la culture de son esprit est devenue catholique. Elle reste catholique, même quand il n'en étale pas les principes. Quand le foyer n'émet pas de rayons directs, la lumière est diffuse, mais c'est toujours la lumière! L'homme de lettres, a dit Berryer, élève autour de lui un monde idéal auquel il donne la réalité et la vie. La vie que le littérateur catholique imbu de sa foi donne à ce monde idéal qu'il élève, c'est, même quand la construction n'est pas d'ordre religieux, la vie catholique. En participant à cet idéal, le lecteur, à son insu, se pénètre au moins de la traduction d'une formule qui ne s'énonce pas. Et qui sait si cette impression ne réveillera pas les éléments de la vérité éternelle qui sont latents dans l'âme naturellement chrétienne, selon la formule de Tertullien, ou bien qui sont conservés dans le subconscient comme un résidu d'une lointaine éducation? Alors, l'âme de l'incroyant ne remarquera pas seulement l'éclat passager des rubis dont je parlais tantôt; disposée par la lecture de l'œuvre, elle se sentira une affinité avec la vérité qui pointe. Et ce peut être l'amorce jetée par la grâce pour le relèvement doctrinal. La grâce divine ne commence pas toujours son œuvre par la voie sévère de la logique!

Messieurs, voulant instruire le genre humain de la vérité sur-

naturelle, la Providence en a établi le dépôt dans l'Écriture Sainte et la Tradition. L'Écriture Sainte est une source de la foi. Or, l'Écriture Sainte renferme des livres appartenant à tous les genres littéraires, au genre lyrique ou allégorique comme au genre didactique. Puissent tous vos livres à vous, étant d'inspiration chrétienne, être aussi porteurs de foi, de la foi formulée ou de la vécue; et vous pourrez être de bons ouvriers de l'Action Catholique de diverses façons, mais spécialement en contribuant à la diffusion de la connaissance religieuse.

† Paulin LAFUZE,
Evêque de Tibériade,
Recteur magnifique de l'Université de Louvain

Ministre belge et diplomate autrichien

Lebeau et le comte de Dietrichstein⁽¹⁾

Dans ses rapports subséquents, le comte de Dietrichstein note avec soin les signes de nature à lui permettre de pronostiquer une courte durée au cabinet Lebeau. Lorsque la chute de ce dernier devient certaine, à raison de l'opposition de la droite (2) dont le ministre, gouvernant trop à gauche à l'avis des catholiques et même du roi Léopold, n'a pu conserver longtemps l'appui, il juge avec sévérité la manière dont les libéraux défendent leurs portefeuilles contre les attaques de leurs adversaires.

Le rapport qu'il adressa à ce sujet au prince de Metternich le 18 mars 1841 mérite d'être reproduit en entier.

« Mon Prince,

« La Belgique présente aujourd'hui un spectacle grave, curieux et affligeant; ce qui vient de se passer dans l'enceinte des Chambres législatives n'est qu'un symptôme, qu'un reflet du malaise qui travaille le pays; ce n'est pas seulement d'une crise ministérielle et d'une nouvelle distribution de portefeuilles qu'il s'agit, la lutte est plus sérieuse, car pour la première fois depuis la création de ce royaume les deux principes qui s'étaient amalgamés pour renverser le trône des Pays-Bas, pour la première fois, dis-je, ces deux principes se trouvent maintenant sérieusement en présence, nettement dessinés et prêts à mesurer leurs forces respectives dans une guerre à outrance. L'issue de ce combat acharné exercera

(1) Voir *La Revue Catholique* des 14, 21 et 28 août.

(2) Malgré son animosité contre Lebeau, le comte de Dietrichstein n'approuve pas tous les actes de l'opposition catholique. On lira sans doute avec intérêt le rapport qu'il adressa à ce sujet à Metternich le 19 janvier 1841 :

« ... Les débats qui ont eu lieu à la Chambre des représentants durant la présente session ont été signalés par une opposition souvent factieuse et une irritation toujours croissante du parti qualifié catholique. Une élection générale, en remplacement des députés sortants, devant avoir lieu dans la moitié des provinces au mois de juin prochain, il importe aux catholiques de renverser l'administration actuelle avant cette époque, afin que les nouvelles élections ne puissent pas être influencées par l'action gouvernementale des libéraux.

« Dans leur récente opposition, M. de Theux et ses amis se sont laissés souvent entraîner à un emportement qui ne décelait que trop le regret d'avoir dû quitter le pouvoir et le désir de le ressaisir coûte que coûte. Mais M. de Theux a méconnu sa position et les moyens dont il dispose. En face d'antagonistes d'une supériorité de talent incontestable, maniant la parole avec dextérité, versés dans toutes les roueries de l'avocasserie, M. de Theux, devenu l'homme d'opposition, n'a pas été à la hauteur du rôle qu'il ambitionnait. Les qualités qui le rendaient essentiellement apte à tenir les rênes du gouvernement pendant nombre d'années, sa probité, la confiance qu'il inspirait à son parti, son assiduité consciencieuse au travail, toutes ces qualités précieuses dans le chef de l'ancienne administration s'effacent aujourd'hui dans l'homme d'opposition.

« Loïn de tomber dans les fautes de son prédécesseur, qui avait amené sa propre chute en élevant à une question de cabinet une affaire d'ordre secondaire, M. Lebeau, au contraire, évite d'aborder les graves questions qui pourraient mettre les parties en présence; il esquivé adroitement les discussions de principe, il va même jusqu'à faire des concessions au clergé auxquelles M. de Theux aurait hésité à souscrire, et l'évêque de Liège,

évidemment une influence prépondérante sur la position de la Belgique dans le système européen; car si le principe libéral se montre prépondérant, la confiance que ce pays commençait à inspirer aux États conservateurs se trouvera ébranlée par le fait que la barrière morale qu'une Belgique catholique et nationale peut opposer aux envahissements éventuels de la France se trouverait renversée. C'est alors qu'en dépit des protestations antigallicanes du ministère libéral actuel, la communauté de vues, de principes et d'intérêts triomphera et conduira insensiblement, mais infailliblement, à ce qu'il me semble, vers une alliance intime avec la France en préparant les voies à une réunion de fait des deux pays, dans un avenir plus ou moins éloigné, réunion que tous les partis en France appellent de tous leurs vœux et que la plupart des ministres français n'ont pas même désavouée comme leur propre arrière-pensée.

« Ces considérations d'un ordre politique plus élevé n'ont, il est vrai, pas été explicitement mises en avant par les divers orateurs qui ont pris la parole dans les récents débats du Sénat. La question est trop délicate pour être abordée franchement, mais dans plus d'une conversation que j'ai eues avec des membres de cette assemblée (surtout avec ceux qu'on ne peut pas taxer d'ultramontanisme et que je nommerai des catholiques politiques), je me suis aperçu que ces mêmes considérations que je viens de faire valoir ont puissamment influé sur leur opposition récente contre le ministère. Cette opposition est inouïe dans les délibérations d'une assemblée dont le calme et l'inaction ont, jusqu'à présent, été poussés à l'extrême, et avaient dans l'opinion publique pour ainsi dire effacé le Sénat comme un des trois pouvoirs constitutionnels de l'Etat.

« Le grief principal mis en avant par l'opposition contre le ministère est l'exclusion de la majorité du pays (l'opinion catholique) dans la création du cabinet, le mépris du principe constitutif de tout Etat représentatif : l'obéissance aux majorités. Pour parvenir au redressement de ce grief, le seul remède possible paraîtrait la retraite de deux membres du ministère les plus connus pour leur opinion hostile au catholicisme, pour leurs sympathies et leurs alliances manifestes avec les partis extrêmes de la Chambre et la presse libérale la plus avancée. C'est ainsi que le débat a dégénéré en une lutte contre les personnes de MM. Lebeau et Rogier, qui, en se défendant d'abord avec modération, ont bientôt, poussés dans leurs derniers retranchements, dû se poser en tribuns et faire appel aux mauvaises passions, auxiliaires fidèles d'hommes de cette trempe. Aussi, harcelés et irrités par les attaques auxquelles ils ont été en butte, ils ne colorent plus leurs opinions et leurs principes d'un faux vernis de modération; ils disent à qui veut l'entendre que le Roi est contre eux, que la majorité du Sénat leur est hostile, que la majorité de la Chambre des représentants est incertaine, qu'ils tomberont peut-être devant tant d'éléments réunis contre eux, mais qu'une réaction formidable du parti libéral les vengera de leur défaite et leur fera ressaisir

Van Bommel, doit avoir dit lui-même qu'il obtenait plus de M. Lebeau que de M. de Theux. Le parti catholique manquant d'ailleurs aujourd'hui de la première condition parlementaire qui distingue une opposition bien organisée, savoir : d'un chef de file (leader), ce parti n'est pas non plus d'accord sur la manière de remplacer l'administration actuelle. Les uns voudraient faire table nette et occuper exclusivement les places vacantes par des hommes de leur opinion; les autres, plus circonspects, désireraient conserver M. Le Clercq, ministre de la Justice et M. Liét, ministre de l'Intérieur, tous deux considérés comme des hommes modérés et religieux. C'est contre M. Lebeau et M. Rogier que toutes les antipathies catholiques sont dirigées. On sait d'ailleurs par plus d'un incident, dont les détails fatiguerait l'attention de Votre Altesse, que ces deux hommes de la révolution ne jouissent aucunement des faveurs du Roi; on sait qu'avec le manque de tact qui caractérise M. Lebeau, il a plus d'une fois rappelé, d'une manière peu convenable, à Sa Majesté la part active qu'en 1831 il avait prise à son élection au trône belge et les titres qu'il avait à la gratitude souveraine. Un monarque, placé comme l'est le roi Léopold, ne peut guère être flatté de ces réminiscences dans la bouche d'un ministre comme M. Lebeau. Sa Majesté n'ignore pas d'ailleurs que la plupart des Puissances étrangères, dont les bonnes dispositions sont nécessaires à ce nouvel Etat, voient d'un mauvais œil les relations extérieures dirigées par M. Lebeau.

« Toutes ces considérations généralement connues, et le manque de soutien de la part de la Couronne, contribuent à affaiblir et à déconsidérer l'administration Lebeau dans l'opinion publique et à la Chambre même.

« La pénurie d'hommes politiques capables de former un nouveau cabinet explique toutefois la continuation de celui d'aujourd'hui. Les inconvénients attachés à l'instabilité des cabinets dont la France offre le triste exemple ont d'ailleurs fait une vive impression sur les esprits, où les ambitions de portefeuille sont moins en jeu et où on craindrait que les secousses ministérielles fréquentes exerçassent une fâcheuse influence sur les intérêts matériels et les rouages de l'administration. »

le pouvoir dans un prochain avenir. Coryphées de la révolution de 1830, MM. Lebeau et Rogier n'en ont pas perdu le souvenir, ils se représenteront comme les martyrs de leur cause, et, ayant brûlé leurs vaisseaux par le fait de leur démission des fonctions de gouverneur qu'ils avaient occupées sous le ministère de Theux, le besoin de pourvoir à leur existence personnelle augmentera leur acharnement contre leurs remplaçants. Avec le talent oratoire qui les distingue et l'influence dont ils disposent sur leur parti et surtout la presse libérale, un nouveau cabinet, quelle que soit sa composition, se trouvera indubitablement dans une situation fort critique. Il eût été à désirer (et c'est là l'opinion d'un des hommes les plus marquants de ce pays, M. Nothomb) que le Sénat se fût abstenu d'une démonstration aussi énergique que celle à laquelle il s'est laissé entraîner. La position des ministres, précaire à la Chambre des représentants, mauvaise au Sénat, les aurait usés avant la session prochaine, car les nouvelles élections n'auraient rien ou peu changé à la force respective actuelle des partis et en peu de mois (voilà les paroles textuelles de M. Nothomb) ils seraient tombés « comme des pommes pourries, tandis qu'aujourd'hui ils se renforceraient par les fautes de l'opposition ». Celle-ci, sans plan d'attaque sagement combiné, sans un but clairement avoué, sans la certitude d'avoir un cabinet prêt à substituer à celui qu'on voulait renverser, — a lancé ses balles et brûlé sa poudre dans plusieurs séances consécutives. Les ministres se sont défendus avec talent et se sont attachés à prouver qu'aucun acte répréhensible ne pouvait leur être reproché et qu'il ne s'agissait que d'un procès de tendance. La majorité du Sénat qui paraissait d'abord disposée à un rejet du budget de l'Intérieur recula devant ce moyen extrême et se décida à une adresse au Roi pour demander la modification du ministère.

» Les ministres, se fondant sur la majorité qu'ils avaient obtenue le 2 mars à la Chambre des représentants dans une discussion analogue, ont déclaré qu'à leurs yeux l'adoption de l'adresse du Sénat constituerait la *contre-partie* du dernier vote de l'autre Chambre. Un appel au pays, c'est-à-dire la dissolution des Chambres, est le remède que le ministère, décidé à ne céder qu'à une nécessité matérielle, proposera probablement au Roi. Je sais de bonne part que ce moyen extrême, qui jetterait le trouble et l'agitation dans le pays, répugne à Sa Majesté que la marche maladroite de l'opposition a mise dans une position d'autant plus embarrassante que toutes les responsabilités de la solution des difficultés actuelles paraissent retomber et peser sur la Couronne. Car, devant se prononcer entre l'opinion de deux partis, le Roi ne peut donner raison à tous deux à la fois; une opinion sera toujours froissée, celle du Sénat ou celle de la Chambre, et le ministère, s'appuyant sur sa majorité à la Chambre des députés, ne se prêtera pas à contresigner sa propre démission. Personnellement contraire à tous les moyens extrêmes et ne sachant comment se défaire de ministres qui se cramponnent opiniâtrement à leurs portefeuilles, Sa Majesté pourrait bien se décider à clore la session après le vote des budgets, et à attendre de la prochaine session le remède que le temps apporte si souvent aux complications politiques.

» Dans un entretien que j'ai eu avec le Roi *antérieurement* à la présente crise, ce Souverain me fit l'honneur de me dire sans réserve qu'il serait impossible à MM. Lebeau et Rogier de se maintenir aux affaires.

» Cependant les difficultés dans lesquelles Sa Majesté se trouve placée par suite du dernier vote du Sénat ne pouvaient alors être prévues par Elle. Une modification ministérielle qui chargerait M. Leclercq, l'honnête homme du ministère, d'un remaniement de Cabinet, cette modification qui remplacerait MM. Lebeau et Rogier par des ministres moins antipathiques aux catholiques, paraît être impossible d'après les déclarations plus ou moins explicites des membres du cabinet; qu'après être entrés ensemble, ils étaient décidés à gérer les affaires ou à sortir *ensemble*. Les catholiques sensés eux-mêmes ne voient pas de combinaison nouvelle viable sans l'adjonction de M. Leclercq. Ce ministre tient d'ailleurs si peu à son portefeuille qu'il n'a accepté qu'aux sollicitations pressantes de Sa Majesté que, lié moins par ses opinions que par ses engagements personnels au cabinet actuel, il considérerait la chute de celui-ci comme une bonne fortune qui lui permettrait de reprendre ses hautes fonctions judiciaires.

» La gravité de la crise actuelle frappe tous les esprits. M. Hody, administrateur de la Sûreté publique, me dit qu'il la considérait

comme le signal de la reconstitution de tous les partis qui avaient déjà commencé à être moins tranchés dans les derniers temps, savoir le parti catholique, libéral, orangiste et démagogique. La loge maçonnique se donne déjà beaucoup de mouvement pour influer sur les prochaines élections; d'un autre côté on prétend que l'archevêque de Malines et l'évêque de Liège ont été derrière les coulisses dans la dernière manifestation du Sénat.

» Il est assez curieux et significatif que parmi les sénateurs signataires de l'adresse au Roi il ne se trouve aucun membre du Sénat domicilié à Bruxelles, malgré que plusieurs d'entre ces derniers aient voté contre le ministère. Je tiens de la bouche même de quelques-uns de ces messieurs qu'ils ont craint de s'exposer par le fait de leur signature à la reprise d'une mesure gouvernementale contre eux, de la nature de celle qui a été adoptée contre les orangistes en avril 1834, c'est-à-dire, le pillage de leur maison.

Le Roi n'ayant pas consenti à dissoudre les Chambres, Lebeau et ses collègues déposèrent leurs portefeuilles (1). Le comte de Dietrichstein signale avec soin à son gouvernement les divers épisodes de la crise ministérielle. Dans une dépêche du 1^{er} avril il entretient le prince de Metternich des manifestations violentes et « illégales » provoquées par les ministres démissionnaires et leur parti pour obtenir le maintien du cabinet Lebeau, manifestations dont il met en doute l'importance, et qu'il déclare analogues à « l'excitation factice qui existait dans ce pays normal de la licence et du désordre, lors de la discussion des vingt-quatre articles ».

Lebeau paraissait se consoler malaisément d'avoir perdu le pouvoir. Après avoir excité l'opinion publique contre le Sénat en déclarant que l'opposition à sa politique était la manifestation d'une lutte de l'aristocratie contre la démocratie, il attribuait aussi sa chute à ses opinions antigallicanes et à son désir prononcé de préserver la Belgique de l'influence française. C'était laisser entendre que le roi Léopold avait obéi, en refusant à son ministre la dissolution des Chambres, à une influence venue des Tuileries. Sir Hamilton Seymour, ministre d'Angleterre à Bruxelles, alla entretenir Léopold 1^{er} de ces propos. Le Roi lui répondit en souriant : « Croyez-vous que l'indépendance de la Belgique est plus à cœur à M. Lebeau qu'à moi-même? Dans l'éventualité d'une conquête de ce pays par la France, M. Lebeau ne perdrait pas la chance d'une place de préfecture, mais moi-même comment me caserait-on? Je vous dirai, et je pourrais au besoin Vous le prouver par des documents que j'ai en mains, je vous dirai ce que M. Lebeau avait en vue et ce qu'il regardait comme la condition *sine qua non* de la continuation de son administration : c'était

(1) Dans une page de son étude *Histoire politique interne* publiée au t. II de l'*Histoire de Belgique contemporaine*, p. 7 et suiv., le vicomte C. Terlinde a exposé la courte carrière du ministère Lebeau de 1840 ainsi que les causes et les circonstances de sa chute.

« Les catholiques, écrit-il, bien qu'ils formassent la majorité dans les deux Chambres, firent d'abord, par esprit d'unionisme, confiance au nouveau ministère et le soutinrent dans toutes les difficultés d'une crise économique intense et dans les complications internationales suscitées par la question d'Orient...

» Mais lorsque la majorité vit le ministère, sous l'influence de Paul Devaux, « le président invisible du Conseil », exclure systématiquement les catholiques de toutes les nominations et, par son attitude de plus en plus libérale, faire craindre que la question de l'enseignement primaire, tenue en suspens depuis 1834, ne fût abordée dans un esprit peu rassurant pour les droits de l'Eglise, elle cessa de soutenir la combinaison « centriste ». En même temps les esprits s'échauffaient; de part et d'autre les débats à la Chambre devenaient âpres et violents...

» Mais ces vicissitudes de langage n'étaient encore, à droite comme à gauche, que le fait d'une minorité. La grande majorité de la droite, toujours fidèle à l'unionisme, n'entraîna en campagne que timidement et presque à contre-cœur. Les hostilités éclatèrent, lors de la discussion du budget des Travaux publics, auquel on avait rattaché le chapitre de l'enseignement. Sommé de s'expliquer, Lebeau laissa croire, dans une phrase de son discours, qu'il répudiait l'unionisme. Ce passage fut vivement relevé... Néanmoins, les catholiques étaient si imprégnés d'esprit unioniste qu'ils n'osèrent pas profiter de leur majorité pour renverser le ministère et que le budget fut voté par 49 voix contre 30 et 10 abstentions...

» Mais le Sénat se montra plus énergique... Pour ne pas entraver la bonne marche de l'administration, les sénateurs votèrent le budget, mais, quelques jours plus tard, par 33 voix contre 19, ils approuvèrent un projet d'adresse au Roi, dans lequel la haute assemblée se permettait respectueusement d'appeler l'attention de Sa Majesté « sur les divisions déplorables qui se sont manifestées pendant cette session dans le sein de la représentation nationale et qui entravent la marche du gouvernement ».

» Le ministre répondit à cette adresse en demandant la dissolution du Sénat, mais les considérations émises par la Chambre haute cadraient trop bien avec les opinions unionistes du Roi pour que celui-ci ne profitât pas de l'occasion pour revenir à une combinaison mixte.

d'effacer à la Chambre des représentants l'élément catholique, de réduire le nombre des députés de cette opinion à *trente voix*, de gouverner enfin par l'élément libéral. Et sur qui aurait-il dû s'appuyer pour parvenir à ce résultat?... Quelles sont les alliances qu'il aurait dû convoiter à cet effet? Il n'aurait pu se soutenir et gouverner que par les opinions extrêmes et ultra-libérales, il était temps de l'arrêter sur cette pente dont lui-même ne voyait pas le danger (1). »

Sur ces entretiens le comte de Dietrichstein faisait un court séjour à Paris. Le roi Louis-Philippe et Guizot lui accordaient des audiences. Il les entretenait des événements de Belgique et tous deux, selon lui, manifestèrent leur satisfaction du triomphe de l'élément conservateur dans notre pays. Le ministre français des Affaires étrangères aurait ajouté : « Nous désirons que la Belgique se constitue libre et indépendante, nous le désirons dans notre propre intérêt, qui selon moi est plus assuré par l'établissement d'un Etat neutre et intermédiaire, à l'instar de la Suisse, d'un Etat qui ne nous est pas hostile et qui se trouve placé entre la Prusse et nous. »

Parlant de la manière dont la chute du cabinet Lebeau était appréciée dans les hautes sphères du gouvernement de juillet, le comte de Dietrichstein ajoute : « L'analogie de la position récente de M. Lebeau avec celle de M. Thiers en France est si frappante pour quiconque a suivi avec la moindre attention les événements de la dernière année en Belgique, qu'il faudrait s'aveugler d'une manière bien étrange pour croire que ce pays aurait pu gagner et prospérer à l'intérieur et dans ses relations au dehors par la continuation du régime démocratique et du principe désorganisateur et dissolvant dont MM. Lebeau et Rogier étaient les représentants et les promoteurs (2). »

Lorsqu'il fut question de la démission de Lebeau et Rogier, leurs partisans, nous l'avons rappelé un peu plus haut, tentèrent par diverses manifestations d'empêcher leur retraite. Dietrichstein accuse le cabinet déchu d'avoir secondé cette tentative par tous les moyens en son pouvoir. « L'argent, écrit-il, n'a pas été épargné à cette occasion. » Et, écrit-il encore, dans une dépêche adressée au prince de Metternich le 28 avril, je sais par le successeur de M. Rogier (3) que, dans le département de cet ex-ministre, un bureau spécial, sous sa présidence, alimentait et dirigeait le journalisme libéral. »

J.-B. Nothomb, qui succéda à Lebeau, se plaignit lui-même au représentant de l'Autriche de l'hostilité qu'il rencontrait chez les ministres démissionnaires : « Nos prédécesseurs, lui écrit-il,

(1) Le comte de Dietrichstein au prince de Metternich, 24 avril 1841. Le Roi faisait évidemment allusion à l'adoption probable par Lebeau et ses partisans des idées philosophiques et politiques qui dominaient dans certains milieux doctrinaires français et qui paraissaient contraires à la politique conservatrice et religieuse indispensable, à l'avis de Léopold I^{er}, à la consolidation de la monarchie et de l'Etat belge.

Le comte de Muelenaere, qui fut appelé à succéder à Lebeau au département des Affaires étrangères, s'exprima d'une manière analogue dans une conversation qu'il eut avec son prédécesseur.

« Le jour de ma nomination au ministère, raconta le nouveau ministre au comte de Dietrichstein, j'ai eu un long entretien avec mon prédécesseur qui, en affectant une grande indifférence pour sa chute, me dit qu'il s'étonnait de mon courage d'avoir osé accepter le pouvoir dans des conjonctures aussi critiques. Je répondis à M. Lebeau que la situation était moins périlleuse qu'il ne le pensait, que lui d'ailleurs l'avait rendue telle, en voulant gouverner le pays *philosophiquement*, d'après les utopies de l'école politique française et le journalisme de ce pays. Vous avez, lui dis-je, méconnu les éléments historiques et conservateurs qui existent en Belgique; vous avez voulu en faire une petite France avec l'agitation des tribunes et des partis politiques, moins la gloire et l'importance. Le gouvernement *pratique*, tel que moi je l'entends, consiste dans le développement de l'industrie, dans l'oubli des discordes et de tous les éléments révolutionnaires; la révolution nous a constitué comme Etat indépendant, nous maintenons de fait à l'intérieur. Ne visons pas à jouer un rôle, en faisant parler de nous et en suscitant continuellement des tempêtes dans un verre d'eau, qui nous voueront au ridicule et au mépris de l'Europe. Voilà, me dit le ministre, la manière dont je me suis expliqué vis-à-vis de M. Lebeau, qui sent déjà aujourd'hui, j'en suis sûr, qu'il s'est mépris sur la véritable position des choses ici, sur sa propre importance et sur son avenir. » Dietrichstein à Metternich, 3 mai 1841.

Le 25 mai 1841, Dietrichstein écrivait encore à Metternich : « Plus on observe, plus on étudie les affaires publiques en Belgique, plus on acquiert la conviction que ce pays est plus monarchique que sa constitution. L'inverse de cette thèse me paraît s'appliquer à la France, et tous les hommes d'ordre doivent se féliciter de la chute d'une administration, dont les principes avoués préparaient l'entière assimilation de ce pays avec son puissant voisin d'une manière bien plus efficace et plus sûre que ne pourrait le faire le rêve d'une union douanière, véritable cauchemar de quelques-uns de mes collègues diplomatiques. »

(2) Idem.

(3) J.-B. Nothomb.

durant leur agonie ministérielle, ont mis tout en mouvement pour discréditer d'avance l'administration actuelle dans l'intérieur et au dehors. C'est ainsi qu'on veut nous représenter comme Français dans nos penchants et nos tendances, c'est ainsi qu'on tâche d'aggraver d'avance contre nous les représentants de Prusse et d'Angleterre, — misérable politique, politique de café! (1). »

Jusqu'à la fin de son séjour en Belgique, le comte de Dietrichstein continue à montrer la même animosité contre Lebeau. Ses rapports ne cessent de donner des manifestations de cet état d'esprit. Nous nous abstenons de les mentionner toutes et nous nous bornerons, pour terminer cette étude, à donner un fragment de la lettre du 10 juin 1841, dans laquelle le diplomate autrichien apprécie avec plus d'acrimonie que jamais le succès obtenu par l'ancien ministre des affaires étrangères aux élections législatives.

« Le ministère actuel, j'en suis intimement convaincu, écrit-il, comptera plus de soixante voix en sa faveur, malgré la réélection de MM. Lebeau, Rogier et Devaux qui paraît un triomphe éclatant au parti libéral. Mais le prestige de ces hommes-drapeaux a considérablement diminué par le rôle qu'ils ont joué durant la dernière crise ministérielle et par la violence et l'inconstitutionnalité de leur langage dans les feuilles périodiques, qui sont leurs organes avoués. Hommes d'opposition à un cabinet catholique extrême, ils auraient chance de créer une réaction de l'opinion libérale froissée; hommes d'opposition à un cabinet mixte et de conciliation, le vaste champ de la chicane leur reste, il est vrai, ouvert, mais leur impuissance à renverser le ministère actuel et l'impossibilité totale pour eux de ressaisir le pouvoir me sont si clairement démontrées, que je n'hésite pas à regarder leur triomphe comme impossible, à moins d'une nouvelle révolution en Belgique, que rien heureusement n'annonce comme probable. Les coryphées du parti libéral ont paru sentir cette vérité, et, s'ils n'ont pas essuyé de défaite, c'est parce qu'ils ont solennellement, quoique mensongèrement, protesté contre les intentions antidynastiques et antigouvernementales qu'on leur a supposées. Le ministère a eu tort, peut-être, d'attacher trop de prix à la non-élection du triumvirat révolutionnaire. Ces hommes, ne reculant devant aucun moyen d'immoralité, de ruse, de calomnie et de mensonges pour renouer toutes les mauvaises passions dans le chef-lieu du pays et du libéralisme (Bruxelles) en leur faveur, ont obtenu un succès, dont eux-mêmes, avec l'esprit et la connaissance de la Chambre qui les caractérise, n'exagèrent pas la portée. »

Ce n'est certainement pas une diplomatique modération qui a dicté ce rapport.

A. DE RIDDER.
Conseiller historique
du Ministère des Affaires étrangères.

Les banquiers tergiversent...

J'écris ces lignes au début de la dernière semaine d'août. Les politiciens viennent d'annoncer qu'ils patagent toujours. Avant que ces lignes ne paraissent, ils auront probablement proposé quelque chose, en désespoir de cause et pressés par la nécessité. On ne peut espérer qu'ils ordonneront quelque chose, mais sans doute proposeront-ils quelque chose. Et il n'y a aucun danger à prédire que ce quelque chose sera inutile.

Au bon vieux temps, quand l'Angleterre était gouvernée par des hommes d'Etat collaborant dans un Cabinet, il était reçu que ce Cabinet devait agir comme un seul homme et prendre des décisions unanimes. Si vous n'avez pas de Monarchie, mais êtes gouvernés par un « Comité », il est nécessaire de préserver le principe d'unité par cette méthode de décisions simples et unanimes.

Exemple : il y a une soixantaine d'années, le Cabinet prit la décision unanime (après de violentes discussions) de reconnaître l'indépendance des provinces du Sud (dans la guerre de Sécession en Amérique) pour détruire, par là, toute menace future de consti-

(1) Le comte de Dietrichstein au prince de Metternich, 28 avril 1841.

tution d'une Amérique-Unie. Malheureusement Gladstone divulguait prématurément la chose et il fallut revenir sur la décision prise. Avec une unanimité égale, et agissant toujours comme un seul homme, le Cabinet « renversa » son importante décision et décida d'abandonner à leur sort les provinces du Sud. Exemple lumineux de la nécessité obvie à laquelle est sujette toute forme de gouvernement de parler par *une* voix.

Aujourd'hui nous ne sommes plus gouvernés par un Cabinet, mais par les forces financières d'une ploutocratie dont les leviers de commande sont tenus par les banques. Il est essentiel à la bonne marche de la nation que les banques parlent, elles aussi, par *une* voix et donnent des ordres — ou, pour employer le terme convenu, des *avis* — précis et directs. Au lieu de cela, elles continuent à discuter entre elles. L'autorité bancaire est en faveur d'un tarif douanier, telle autre n'en veut pas entendre parler, telle autre encore estime que, comme dernier remède désespéré, il faut renoncer à l'étalon-or, etc. Pas de politique unique, pas d'unité de commandement. Résultat : le chaos. Les infortunés politiciens qui, par la nature même des choses, se trouvent incapables d'avoir une compétence en la matière, se débattent sans direction, et une situation qui était périlleuse il y a huit jours marche vers la catastrophe.

Dans la Babel des opinions émises en ce moment une note domine. On veut des économies plutôt que des charges nouvelles. Mais personne n'analyse le problème et ne précise la nature et l'étendue des économies souhaitées. Parler d'économies à faire dans le soutien des chômeurs est absurde. Ceux qui ne peuvent se maintenir eux-mêmes en vie — en produisant — doivent être tenus en vie par la richesse des autres, soit en employant à cette fin de la richesse déjà accumulée, soit par un impôt sur la richesse couramment produite. Les abus et les anomalies de notre immense système d'assistance publique n'atteignent pas, au grand maximum, le dixième de son poids total, et ceux susceptibles d'être éliminés immédiatement se montent à bien moins que cela. La proposition, de réduire l'intervention de l'Etat par une autre intervention n'a aucun sens économique : un paiement est toujours un paiement, quel que soit le nom qu'on lui donne.

Le champ tout indiqué pour les économies est la masse énorme d'impôts levés pour payer l'intérêt usuraire des emprunts de guerre. Tout l'*Income Tax* et la *Super Tax* sont absorbés par cette gigantesque note annuelle. Une conversion réduisant le montant d'un cinquième, c'est-à-dire répudiant un cinquième de la dette, ne peut-être une conversion libre. Ce devra être une conversion forcée, car personne ne prétendra que nous sommes, en tant que communauté, sur une base de 4 %. L'emploi du mot *volontaire* à propos de pareille conversion est ridicule. Les banques accepteront peut-être de toucher moins de 5 %, mais elles ne s'y résigneront que par crainte de pire. De conversion libre, dans le vrai sens du mot, il ne peut être question.

Et puis une bonne partie de ces intérêts d'emprunts sont payés à des détenteurs étrangers, en Amérique et sur le Continent. Comment les traiter ? Impossible de les obliger à renoncer au cinquième de leurs revenus réguliers.

De quelque côté que vous examiniez la situation, vous vous butez au même fait inexorable. Il n'y a pas d'autre issue qu'une combinaison de confiscation et de répudiation et tout dépend de l'estimation et de la comparaison des maux qu'entraîneront les différents systèmes. De ces maux il n'y a qu'à choisir le moindre. Il n'y a, en Angleterre, qu'une seule puissance qui puisse décider et qui, ayant décidé, puisse imposer l'obéissance à la décision prise. Cette puissance est aux mains des banques; et chaque jour perdu par elles en tergiversations augmente le danger d'une catastrophe.

Evidemment, si nous examinons les raisons ultimes du trouble actuel, nous trouvons qu'elles se trouvent dans le secret avec lequel

toutes nos affaires sont conduites. Le public ignorait tout des pépérations en Allemagne. Jamais on n'expliqua à ce public que l'alliance avec les Etats-Unis nous avait conduits dans ce marécage. Et même maintenant, quand la tempête fait rage et que le naufrage est en perspective, on s'obstine à débiter à ce public une masse d'idioties à propos de l'attitude de celui-ci, de celui-là, et de cet autre passager du bateau, du politicien X... et de son frère politicien Y... Personne ne fixe l'attention sur les officiers dont tout dépend; personne ne presse les *banques* de se décider, de le faire rapidement et de prendre leurs responsabilités des conséquences. Impossible de dire pendant combien de temps encore on pourra maintenir la farce qui veut faire croire que ce sont des politiciens professionnels et non les puissances d'argent qui contrôlent la situation; ce qui est certain, c'est que la limite temporelle est presque atteinte et que, si on l'excède, nous aurons à subir une expérience que personne de notre génération n'a jamais pu concevoir.

HILAIRE BELLOC.

P.-S. — Depuis que ces lignes furent écrites, un pas a été fait : mieux vaut tard que jamais. Les banques semblent avoir communiqué aux politiciens une décision sur un point : celui concernant la proportion minimum que devra atteindre la taxation directe comparée aux économies dans le nouveau budget. Les banquiers ne veulent pas une proportion de taxes nouvelles supérieure à : de un quart à trois quarts des économies à réaliser. La directive n'est que négative, mais enfin c'est un ordre clair donné par ceux qui gouvernement réellement, les financiers. Or, en temps de crise, des ordres clairs sont de première nécessité. Peut-être l'ordre n'a-t-il pas été donné unanimement, mais il ne semble pas y avoir eu d'opposition déclarée. Il est possible qu'il ait été fait allusion à un deuxième ordre, encore qu'on ne l'ait pas publié, à savoir qu'il faut écarter un tarif douanier immédiat. Mais cela n'est pas certain. Les intérêts bancaires étaient divisés sur ce point, et il se peut que les partisans d'un tarif persistent dans leur opinion.

Que l'on se soit du moins mis d'accord sur un point essentiel est excellent. L'ordre, ou l'*avis*, sera évidemment obéi et exécuté pour autant qu'il pourra l'être en face d'une forte opposition populaire. Mais depuis la grève générale, l'opposition populaire ne possède plus d'arme suffisante pour s'opposer à la puissance solide et organisée des banques. De plus, quelque déterminée que soit l'opposition, elle est non seulement désarmée, mais « sectionale ». Les *Trade Unions* ne sont qu'une fraction de la nation; une fraction importante et soutenue par une large opinion qui n'en fait pas partie, mais enfin ils ne sont qu'une section. Tandis que les banques peuvent prétendre agir dans l'intérêt vital de la nation tout entière.

Le IV^e Congrès général de l'A. C. J. B. a étudié : La diffusion des connaissances religieuses....

Catholiques belges, lisez et propagez
LA REVUE CATHOLIQUE DES
IDÉES ET DES FAITS, le meilleur
organe de diffusion des connaissances
religieuses dans l'élite intellectuelle
de notre pays.

La crise économique en Angleterre

Tant d'opinions diverses ont déjà été exprimées au sujet de ce grand malaise qui paralyse la Grande-Bretagne qu'il peut paraître vain de l'aborder encore. Cependant certaines statistiques publiées il y a quelques jours par la *Gazette du Ministère du Travail* fournissent des indices si lumineux sur la maladie de l'Angleterre qu'il est utile de s'y arrêter.

Ces statistiques établissent que le volume des exportations du pays a été, pendant le premier trimestre de cette année, 69,1 % et, pendant le second trimestre, 65,8 % de ce qu'il était en 1924. La production dans les industries d'exportation s'est excessivement ralentie, le tonnage des navires marchands en construction a diminué de 61,4 % et celui de la mise en chantier de 91,1 %. Cependant, l'indice général de production pour le second trimestre de 1931, comparé à 1924, est encore de 95,3 %. Ce phénomène remarquable indique dans la vie économique anglaise un élément dangereux parfaitement défini par le *Statist* en ces termes : « La proportion du commerce intérieur au commerce extérieur a grandi, tendance parfaitement en harmonie avec la redistribution du revenu national accomplie par les impôts, l'extension des services sociaux de tous genres, et l'augmentation des salaires réels causée par la diminution du prix de la vie (1). »

En fait, la nation anglaise dépense son capital pour vivre et il est du plus élémentaire bon sens de conclure que les conséquences d'un pareil système sont aussi graves pour une nation que pour une famille. Comme le dit si justement le rapport du Comité Mac Millan, le Royaume-Uni constitue l'antithèse d'un « système clos » au point de vue économique. Ces îles peuplées de 46.000.000 d'hommes, dont les quatre cinquièmes habitent les villes, doivent se procurer à l'étranger les trois cinquièmes des produits indispensables à l'existence. En 1930, elles ont importé des marchandises pour 958 millions de Livres, soit près de 21 Livres par tête d'habitant. Ces importations considérables ne sont possibles que par l'exportation de biens et de services d'une valeur équivalente. Sans cela, elles accumulent aux dépens de l'avenir une masse énorme de dettes que les générations suivantes devront payer. Or les modes de règlement traditionnellement employés par les Anglais pour payer leurs importations sont actuellement très gravement menacés. Les exportations de 1930 ne valaient que 566 millions de Livres (y compris les exportations d'or) et la fâcheuse tendance des industries d'exportation a été suffisamment illustrée plus haut. Les services de navigation, banque, commerce, entrepôt, si importants autrefois dans la balance des comptes du pays, ne représentaient plus que 160 millions de Livres en 1930 (au lieu de 195 en 1929). Enfin, les revenus des capitaux constitués par le labeur patient de plusieurs siècles et investis à l'étranger sont estimés pour 1930 à 235 millions de Livres (au lieu de 270 en 1929) et menacent pour 1931 de tomber bien plus bas encore; en effet, les pays neufs, que l'Angleterre a toujours travaillé à développer avec une admirable compétence, comme l'Amérique du Sud et les colonies britanniques, sont tous menacés de faillite à cause de la crise mondiale des matières premières, et les pays vieux, ruinés par la guerre et reconstruisant leur armature économique, largement pourvus eux aussi par l'Angleterre, sont chaque jour devant nos yeux secoués de troubles sociaux et politiques et de manifestations effrayantes de détresse et d'abattement. Quel revenu le peuple anglais peut-il attendre durant quelques années de pareils débiteurs?

Aussi, si l'Angleterre a pu en 1930 équilibrer très juste la balance internationale des capitaux, aujourd'hui, à la vue de la décadence de ses exportations et de son commerce, plus personne n'imagine qu'elle soit à même d'y pourvoir sur les mêmes bases. Or, nous l'avons vu d'après les statistiques officielles du ministère du Travail, le commerce intérieur ne diminue pas, les industries de luxe restent prospères, les dépenses du pays continuent et rien n'est là pour payer désormais les achats que chaque citoyen fait si large-

(1) Les prix de gros sont tombés de 17,2 % depuis 1924, le prix de la vie a diminué de 16,4 % et le taux des salaires de 2 % seulement (cf. *Statist* August 22, 1931, p. 272).

ment à l'étranger. Est-il surprenant, dès lors, de voir s'affaiblir la confiance du monde dans la Livre?

Sans doute les capitaux immenses amassés par l'épargne anglaise garantissent sa solvabilité, mais les Anglais manquent d'avoirs liquides. Ils ont une longue expérience de la vie économique internationale et avec une suite admirable dans leur politique ils savent juger et prévoir les développements des entreprises lointaines; mais, dans les circonstances actuelles, il ne leur est pas possible de réaliser leurs capitaux les plus sûrement investis et les avatars de l'Europe elle-même ont « gelé » les valeurs qu'ils possèdent à l'étranger? Ils en sont réduits, malgré l'amère humiliation que leur cause ce geste, à tendre la main aux grands pays où l'épargne a gardé ses droits.

La crise ministérielle qui vient d'éclater chez eux n'est qu'un reflet de l'inquiétude dont ils souffrent en se rendant compte de la nécessité de modifier leur train de vie, nécessité inéluctable mais d'autant plus pénible à affronter que l'Etat, par la voix de gouvernements successifs, l'a persévéramment niée. Il est surprenant de constater, dans la patrie du système parlementaire et de la conscience budgétaire, combien la démocratie a altéré les institutions les plus puissantes, faute de comprendre la vérité. Imbus de ce préjugé simple que la source des recettes fiscales est intarissable et que la distribution des richesses par les mains de l'Etat les multiplie à l'infini, les politiciens ont appris aux masses à vivre sans produire et à dépenser largement. Les ancêtres du parlementarisme anglais s'étaient battus pour que le souverain respectât une certaine mesure dans ce prélèvement sur la production que constitue tout impôt, leurs descendants inconscients s'imaginent pouvoir prélever davantage après avoir arrêté la production.

* * *

L'influence du budget de l'Etat sur toute la vie économique anglaise, est étonnamment grande : c'est le budget qui a établi la rigidité des salaires et l'immobilité de la main-d'œuvre par les libéralités qu'il consent aux chômeurs : ces libéralités, s'ajoutant fréquemment à des recettes de salaires dans un ménage déterminé, ont amené la classe ouvrière à négliger l'épargne et la prévoyance durant la prospérité et à maintenir le taux des dépenses même pendant l'adversité; de même ces allocations, annulant tout désir chez l'ouvrier de travailler pendant une semaine réduite ou pour un salaire rectifié selon les variations de l'index, permettant d'autre part, par le maintien du pouvoir d'achat, la stabilité des industries purement nationales et des services publics, ont lourdement frappé les industries d'exportation rendues incapables à cause des hauts salaires ainsi établis de résister à la concurrence sur les marchés mondiaux. Or, si les exportations ne se maintiennent pas, alors que les importations restent considérables, le pays détruit sa substance.

Il est donc évident que le problème budgétaire domine la crise économique anglaise; sa solution n'est pas seulement dans l'équilibre des recettes et des dépenses (il se peut en effet que les dépenses de l'Etat, servant à sustenter une partie importante de la population, correspondent à des recettes de l'Etat représentant une diminution nette du capital national), elle est nettement dans la diminution des dépenses, non seulement de l'Etat, mais de tout le peuple anglais. C'est ainsi que l'effort nécessaire se traduit par une recherche des moyens de diminuer les revenus réels des individus pour autant qu'ils ne se justifient pas par un revenu national correspondant.

Les entrepreneurs, c'est-à-dire les capitalistes, qui ont dirigé depuis si longtemps l'industrie britannique subissent directement le contre-coup de la stagnation des exportations; leurs revenus en sont automatiquement affectés. Au contraire, les rentiers, ceux qui touchent des revenus immobiliers relativement au pouvoir d'achat de l'or, ne sont pas sensibles aux circonstances économiques, de même que les ouvriers dont les salaires ou les allocations de chômage sont restés fixés avec rigidité, nonobstant la chute de l'index des prix.

Pour amener ces éléments de la population, dont les dépenses constituent la masse des dépenses de la nation, à modifier leur train de vie, différentes mesures ont été proposées. Elles se ramènent toutes à deux ordres d'idées : la déflation des prix de revient ou l'inflation des prix de vente.

L'augmentation de la circulation monétaire proposée par la Commission Mac Millan est de ce deuxième ordre; elle vise en

augmentant les prix à diminuer les revenus réels. La protection douanière poursuit le même but en incorporant un impôt à toute dépense de consommation. Mais ces mesures d'inflation sont dangereuses; l'Angleterre, qui a tiré de si grands avantages de son libéralisme commercial et de sa stabilité financière, ne peut sacrifier sans risques sa situation d'entrepôt et de centre financier du monde. Comment remplacerait-elle ces avantages? Sa nature même de système économique ouvert et dépendant de l'étranger le lui interdit? Il ne lui reste que la déflation des prix de revient, c'est-à-dire la diminution des salaires, la diminution des prix des services publics et de la distribution des marchandises, ainsi que la conversion des dettes contractées à un taux trop élevé.

Ici encore, le budget a une importance primordiale : il doit donner le branle à ce mouvement indispensable d'ajustement. Son rôle est de réduire l'allocation de chômage conformément à l'évolution de l'index des prix, à en supprimer les abus; il doit réduire les salaires qui dépendent de lui et qui donnent le ton dans le pays; il doit justifier par son ordonnance la conversion des dettes de l'Etat. Après cela, il faut l'espérer, le peuple comprendra que la situation actuelle exige des sacrifices s'il veut sauvegarder l'avenir de ses enfants et, pour avoir des revenus plus larges, il attendra que la production du pays soit plus grande.

Il est sans doute malaisé dans un grand pays démocratique de faire reconnaître les droits de l'avenir; l'Angleterre a cependant gardé un tel sens du passé qu'il est permis d'espérer chez elle une compréhension suffisante des intérêts de la nation. Aucun pays n'a eu une persévérance plus décidée dans les entreprises et une vue plus profonde de l'avenir éloigné; que ce soit la raison ou l'instinct qui la guident, ils ne lui manqueront pas aujourd'hui.

Baron SNOY D'OPPUERS.

Le curé Pecquet ne se fait pas décorer

Comme aucun prêtre n'était encore décoré dans le doyenné de Malsogne, l'abbé Pecquet en fit, un jour, l'observation au cours d'une conférence ecclésiastique, et s'exprima à peu près de la façon suivante :

— Ne pensez-vous pas, mes chers confrères, que nous devrions parer à cette situation? Il y va de la considération qu'il nous faut garder de la part de nos paroissiens qui attachent quelque prix aux distinctions temporelles. Chaque jour ils lisent, dans les journaux, des listes de personnes décorées où presque tout le monde se trouve, sauf nous. Les hommes de bien et les femmes d'œuvres, les importateurs et les exportateurs, les militaires, les industriels et les artistes, les marchands de bière qui donnent à boire aux populations, les fabricants de cigarettes qui leur fournissent de quoi fumer et jusqu'aux journalistes qui leur donnent à penser ou du moins à lire : personne n'est oublié. Il va sans dire que le Gouvernement met aussi, dans ses promotions, les évêques, les chanoines et les autres dignitaires ecclésiastiques. Mais cela ne produit aucun effet sur nos paroissiens. C'est comme si le journal leur révélait que Notre Saint-Père le Pape a placé les saints Evangiles au nombre des livres de sa bibliothèque. A quoi serviraient la Légion d'honneur ou l'Ordre de Léopold si ce n'était à y accueillir ce qu'il y a de plus honorable dans l'Eglise, c'est-à-dire dans l'humanité?

Mais je proteste ici au nom des curés de campagne qui ne comptent aucun représentant dans les ordres nationaux. Le Gouvernement n'est cependant pas difficile à accorder une rosette à ceux qui y tiennent.

Ainsi les curés de ville sont toujours décorés. Ayant de hauts personnages dans leur conseil de fabrique, il est naturel qu'ils

les reçoivent à table. Or, en ville, quand on va dîner quelque part, on ne peut pas arriver les mains vides : il convient, par exemple, de donner des fleurs à la maîtresse de maison ou des pralines aux enfants. A défaut de fleurs et de chocolat, le haut personnage apporte, au nom du Roi, une nomination de chevalier ou d'officier à son pasteur; puis, il songe à la servante, à la chaisière, à l'organiste, au sacristain et au vieux père de M. le curé. Après quelques années, tout le monde y a passé et le Gouvernement est fort étonné qu'il n'y ait plus personne à décorer au presbytère.

Que d'autres personnages reçoivent aussi une rosette ou un ruban, pour la seule raison qu'ils l'ont fortement et persévéramment désiré!

J'ai connu un vieux rentier que sa femme encore jeune commençait à mépriser : « Il est chauve, me dit-elle une fois, il est gros, il ronfle en dormant, il hume bruyamment sa soupe, il a des quintes de toux qui lui durent un quart d'heure; si du moins, il était quelque chose dans l'Ordre de Léopold comme le mari de mon amie Georgette, il me semble que je pourrais encore l'aimer. Vous ne sauriez croire, monsieur le Curé, comme c'est enrageant de vivre à la maison et de marcher en rue aux côtés d'un homme dont on n'a pas de raison d'être fière! »

— Patientez quelques semaines, madame. Nous allons arranger les choses pour que vous puissiez recommencer à aimer votre mari le mois prochain. Mais vous tâchez ensuite d'entretenir cet amour jusqu'à votre mort.

— Ou jusqu'à la sienne, s'il meurt avant moi.

— Entendu!

Ce rentier n'avait pas accompli plus d'exploits mémorables que mon petit-neveu, lequel fera sa première communion, comme vous le savez, l'année prochaine. Il était ce qu'on appelle communément un honnête homme, veillant le jour, dormant la nuit, mangeant aux repas; buvant parfois sans soif, chambrant le bourgeois avant de l'apporter à table et en faisant l'éloge dès qu'il l'avait goûté, laissant pleuvoir quand la pluie tombait et après la pluie attendant le beau temps, allant chez le coiffeur quand ses cheveux pendaient dans le cou, se plongeant dans l'eau pour prendre son bain, se grattant où ça lui démangeait, réclamant une nouvelle brosse à dents quand l'ancienne perdait ses poils, se garant des voitures lorsqu'il allait à pied et tenant sa droite lorsqu'il roulait en auto, se découvrant à l'église, s'asseyant au *Gloria* et se levant à l'Evangile, attendant impatiemment le facteur pour avoir son journal, voyageant aux vacances, se purgeant régulièrement, souhaitant aux gens la bonne année le 1^{er} janvier, donnant un pourboire aux domestiques quand il dinait dehors, obéissant dès que sa femme ordonnait, et accomplissant de la même façon satisfaisante les autres gestes habituels de notre espèce.

J'eus l'idée de me tourner vers le député socialiste de notre arrondissement :

« Monsieur, lui écrivis-je, je ne vous demande, par la présente, ni la lune, ni le Pérou. Ma lettre n'a point pour but de vous enrôler dans le Tiers Ordre, et je veux bien remettre jusqu'aux prochaines Pâques le soin de vous inviter à confesse. Mais ce que vous ne pouvez me refuser, c'est une décoration pour un de mes plus riches et plus gros paroissiens. Il ne ferait pas de mal même à une mouche, ni de bien même à son curé. C'est vous dire qu'il a autant de mérite que beaucoup d'autres électeurs à porter un peu de couleur à la boutonnière, il l'emporte même sur tous ceux d'entre eux qui ont fait des bassesses pour l'obtenir. Que ce soit là, monsieur le Député, un premier titre à votre bienveillance. Il en a un autre : c'est que sa femme en est arrivée à ne plus pouvoir l'aimer qu'il ne soit décoré. Protecteur et défenseur de ce ménage, comme je le serais du vôtre, monsieur le Député, s'il en était besoin, je vous prie de vous joindre à moi en cette circons-

tance pour accomplir une bonne action. Le ministre n'ayant rien à refuser à un membre influent de l'opposition tel que vous, il vous sera facile de me faire aujourd'hui plaisir; aussi suis-je assuré que vous n'y manquerez pas. Sans pour cela promettre de voter pour vous aux élections prochaines, je puis vous assurer que votre obligeance ne pourra que renforcer les bons sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc...

Ma lettre était accompagnée d'un pot de miel prélevé sur ma meilleure récolte. Ne voulant pas être en reste, le député m'envoya deux kilos de tabac de la Semois, ajoutant qu'il était aussi capable qu'un curé de faire le bien par désintéressement. Mais c'est en vain que le parlementaire bienveillant, l'épouse ambitieuse et moi-même nous cherchâmes, à l'actif du rentier susdit, des titres propres à appuyer notre requête. Toutes nos lumières mises ensemble ne purent rien découvrir. Ce qui, du reste, n'empêcha pas la décoration d'arriver à point nommé.

Vous ai-je maintenant persuadés, mes chers confrères, que mon projet n'est nullement utopique?

... Jusque-là, la petite assemblée ne s'était pas trop moquée. Mais quand on crut que le curé de Bétaumont voulait faire décorer tout le doyenné, ce fut une hilarité générale parmi les curés présents.

— Confrère Pecquet, dit l'un d'eux, j'aurais gagé que, de nous tous, vous eussiez été le dernier à perdre la tête. Mais qu'est-ce que Léocadie a bien pu vous donner à manger ce midi pour que vous ayez des idées pareilles? A moins que vous ne vous vouliez simplement nous amuser. Dans ce cas continuez; votre plan est aussi plaisant que possible.

— Mon plan n'est pas, reprit l'abbé Pecquet, de vous faire tous entrer dans l'ordre de Léopold. Loin de moi l'intention de tourner en ridicule les institutions établies à grands frais pour honorer le mérite humain et favoriser l'émulation. Au contraire, je n'ai en vue que le bien des ordres nationaux et celui de nos paroissiens. N'importe-t-il pas, à son honneur, que la Légion d'honneur, si largement ouverte aux brasseurs qui mettent les gens en état d'ivresse, accueille aussi les curés qui les maintiennent en état de grâce? Vous conviendrez aussi qu'il y a autant de mérite à administrer des sacrements qu'à administrer des sociétés. Or, si on ne nous nomme jamais commandeurs ou chevaliers, ne risquons-nous point de passer, aux yeux des paroissiens superficiels, pour inférieurs à tous ces administrateurs de sociétés anonymes qui sont entrés dans l'ordre de Léopold, et dont plusieurs sont ensuite entrés en prison? Je vois là une question de prestige pour le prêtre et d'édification pour les fidèles.

Maintenant il se peut que l'éloquence m'emporte. Les nouvelles idées qui nous viennent dans la tête ont toujours, au premier abord, beaucoup plus de force et d'attrait qu'on ne leur en trouve dès qu'on les a un peu retournées. Ne croyez donc pas que Léocadie m'ait empoisonné et que je batte la berloque. Je ne veux rien exagérer; et j'accorde que la ruine de la religion ne serait pas consommée dans nos campagnes du fait qu'aucun de nous n'aurait reçu une petite décoration. Personnellement non plus nous n'avons aucun besoin de ces hochets de vanité. Un prêtre qui, pieusement, dit la messe et récite son bréviaire ne souhaite pas que la paroisse, l'évêché et le gouvernement se rangent au bord de la route, quand il passe, pour lui crier: Bravo! Il lui suffit d'avoir senti, dans la prière, que Dieu est content de ses bons efforts. Je suis même sûr qu'auprès du confrère décoré il faudra insister pour qu'il porte de temps en temps sa décoration. Voyez ce qui arrive lorsque nous nous laissons par hasard imposer une prélatrice au cours d'un pèlerinage à Rome, ou nommer chanoine à l'occasion du centenaire de notre naissance. Nous ne permettons pas qu'on nous donne du « Monseigneur » ou du « monsieur le

Chanoine » entre confrères ardennais et jamais nous ne nous ferions voir en ceinture violette ou en camail dans nos villages. Passe, quand nous allons en ville, de proclamer les grands pèlerinages que nous avons faits et les hautes dignités dont nous sommes revêtus! Le clergé des villes aime les spectacles pompeux et il est bon que nous nous chargions parfois de lui en mettre plein les yeux. Mais à la campagne nous ne nous comportons point de manière à humilier ceux d'entre nous qui n'ont pas encore pu aller à Rome ou atteindre leurs cent ans!

Si vous m'en croyez, mes chers confrères, nous allons donc nous disposer à recevoir la Légion d'honneur et l'ordre de Léopold. La chose ira comme sur des roulettes; je me fais même fort de la mener à bien tout seul; et nous célébrerons l'événement par une petite fête.

Reste à décider quel sera l'élu, car je n'ai jamais eu dans la tête que nous nous fassions tous décorer, bien que tous, assurément, nous le méritions. Sera-ce M. le doyen?

— Merci, pour moi, dit le doyen.

— Fort bien; nous ne devons pas, en effet, avoir l'air de flatter nos supérieurs, si distingués soient-ils. Il ne faut d'ailleurs pas que tout soit toujours pour les mêmes. Sera-ce le plus âgé parmi nous?

— Merci beaucoup, dit le plus âgé.

— C'est parfait. Sans quoi l'on dirait que la valeur et les honneurs, dans le clergé ardennais, attendent le nombre des années. Sera-ce le premier du doyenné par ordre alphabétique?

— J'espère bien que non, dit à son tour, l'abbé Abinet, curé d'Houbiémont.

— Tant mieux! Si les charges et les honneurs devaient immanquablement revenir à celui dont le nom commence par A, ce serait par trop monotone; je ne vois pas alors à quoi nous servirions, nous, les confrères de l'abbé Abinet, et pourquoi le bon Dieu nous aurait mis au monde. J'ai envisagé la question sous toutes ses faces, et savez-vous ce qui m'a paru le plus raisonnable? C'est que nous tirions l'élu au sort.

Cette proposition ne fut pas adoptée sans discussion. On la débattit durant tout le goûter qui suivit la conférence ecclésiastique. Finalement, l'on s'y rallia faute de trouver mieux et le sort désigna l'abbé Pazò, curé de Warempage, pour entrer à la fois dans l'ordre de Léopold et la Légion d'honneur.

Au cours du prochain chapitre, nous décrierons ce qui arriva dans la suite; nous verrons le curé Pecquet préparant son discours pour la remise des décorations, annonçant l'événement dans sa paroisse et se livrant, pour sa part, à toutes sortes de réflexions approfondies sur le même sujet.

OMER ENGLEBERT.

TARIFS

DES ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg.	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	18 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubanghi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Équateur.	23 belgas
IV. — Pour tous les autres pays	26 belgas.

Léon Bloy et sa mission⁽¹⁾

Ailleurs, Bloy a parlé de « la passion de l'Esprit-Saint ». Examinons encore ce point.

De quoi s'agit-il? — Il s'agit, en somme, de la fin des Temps prophétisée dans l'Évangile et dans l'Apocalypse. Que sera cette fin? Le monde s'achèvera-t-il sur le triomphe terrestre de l'Église, jeté tout à coup à l'infini par le Jugement dernier, et sur le règne fin venu du Père, demandé depuis la première venue du Christ dans chaque *Pater* récité chaque jour par chaque chrétien? Ou en Satan paraîtra-t-il, pour un temps, avoir définitivement aboli son règne infernal, avant d'être précipité et lié à jamais? Un Benson — dont Bloy estimait les livres — a créé deux œuvres où il s'est placé alternativement dans chaque hypothèse, expliquant, dans l'avant-propos de la seconde, — *La Nouvelle Aurore*, où il suppose le triomphe terrestre de l'Église, qu'il a été comme l'écriteur par l'impression trop accablante qu'avait produite sur beaucoup de ses lecteurs la première, — *Le Maître de la Terre*, aux couleurs très sombres. Ce qui prouve que Benson penchait, personnellement, comme Bloy, vers l'hypothèse pessimiste, est-à-dire vers un établissement de « l'abomination de la désolation » dans le Lieu-Saint précédant immédiatement la Fin même des temps.

Dans son introduction à la *Vie de Mélanie*, Bloy s'adressant à sainte Vierge, « béatitude qui souffre » et qui pleure, se demande comment il est « possible de le concevoir », et se répond lui-même ainsi :

« ... Ah! j'y suis maintenant. L'ignominie du Verbe ne vous tente pas. Il vous faut l'ignominie de l'Amour! En une manière aucun homme ne peut deviner, il vous faut la *Passion de l'Esprit-Saint* (2), laquelle doit transformer toute créature en une fournaise. Ici, que vous ne régniez pas, vous n'accomplissez pas ce Règne. Le Père qui ne peut être que vous-même et que vous êtes bien capable d'attendre, puisque nous avons le devoir de le demander chaque jour. On ne demande que ce qui est à obtenir.

« Votre saint Jean, à qui Dieu semble avoir parlé plus qu'aux autres hommes, n'a-t-il pas dit qu'il y en a Trois qui rendent témoignage sur terre : l'Esprit, l'Eau et le Sang, et que ces Trois répondent à la Trinité? C'est exactement son texte. Est-ce que cela ne fait pas les trois déluges indispensables à la Rédemption : le vieux déluge de l'Eau, le déluge du Sang qui ne finit pas encore après dix-neuf siècles, et le déluge du Feu qui va venir, annoncé par tant de prodromes?

« Le règne du Père se repentant d'avoir fait les hommes, le règne des Fils chargé de cette pénitence divine et le règne universel de l'Amour par qui tout doit être renouvelé. *Ecce nova facio omnia*. C'est de quelle manière et à quel prix? Vous le savez sans doute, car vous êtes le « Siège de la Sagesse », la Sagesse même, et c'est pour cela que vous pleurez.

« Vous savez, seule parmi les créatures, qu'il y a, tout au fond du ciel, un Puits effrayant, — précisément cette fontaine qui jaillit de la terre au milieu du Paradis, — réservoir infiniment riche de vos Larmes d'où doivent sortir, bientôt peut-être, les ondes et les irrévérables ignominies du Paraclète par lesquelles vous triompherez enfin!

« Voilà près de deux mille ans que vous êtes la Mère de Douleur, que vous êtes pressée de devenir l'Épouse de Douleur. On vous voit, toute pleurante de ce désir, sur les montagnes, parmi les rochers, au-dessus des campagnes habitées par les pauvres gens. Votre visage, incompréhensiblement sublime et sacré, ruisselle de toutes les larmes que ne veulent pas répandre les orgueilleux, les riches, les mangeurs de pauvres, les tueurs d'innocents, les sacrilèges, les impudiques... (3) »

Telle était sa constatation du Mystère, de la présence du Mystère, comme il disait, — du mystère de la dernière et apocalyptique période du monde. Selon lui, tout étant, à la fois, dans les événe-

ments de la Religion, réalisation et préfiguration, « la passion du Christ, en qui se réalisent toutes les prophéties de l'Ancienne Loi, préfigurerait elle-même « la passion de l'Esprit-Saint », — m'expliquait-il un jour, (1) — « expression — continuait-il — qu'il faut bien adopter à cause de la pauvreté du langage, et qui laisse d'ailleurs la réalité sur laquelle elle porte dans le domaine de l'imaginable. C'est quelque chose qui se rapproche des « gémissements inénarrables » (saint Paul aux Romains, XIII, 26) que l'Esprit-Saint pousse dans l'âme des fidèles qui prient et qui souffrent... » On est aussi loin que possible d'une incarnation quelconque.

Il est inutile d'ajouter que Bloy n'ignorait en rien, ni ne songeait pas un instant à mettre en question l'immuabilité divine, la béatitude inattingible de Dieu, « chez qui il n'y a pas de transmutation, ni d'ombombement de vicissitude », comme le dit saint Jacques à l'épître de la messe du quatrième dimanche après Pâques. A parler proprement, l'Esprit-Saint ne peut pas plus souffrir qu'il ne peut « gémir », ni que le Père ne peut « s'irriter », ni « se repentir ». Et cela, Bloy le savait parfaitement. On est là devant le mystère *inexprimable* des rapports du fini et de l'Infini, et aussi devant « la pauvreté du langage ». Et cela, il le disait et le répétait sans cesse.

De même, quand Bloy parle d'« un conflit adorable » qui existerait au sein de la Trinité, il ne fait qu'exprimer comme il peut le mystère de la vie, des rapports et des actions réciproques des Trois Personnes divines.

Voici, d'ailleurs, ce qu'il en dit lui-même, dans l'ouvrage en question :

« Je sais trop combien doit paraître absurde, monstrueux et blasphématoire de supposer un antagonisme au sein même de la Trinité; mais il n'est pas possible de *pressentir* (2) autrement l'inexprimable destinée des Juifs, et quand on parle amoureusement de Dieu, tous les mots humains ressemblent à des lions devenus aveugles qui chercheraient une source dans le désert.

« Il s'agit bien vraiment d'une rivalité pouvant être conçue par des hommes!

« Tous les violés imaginables de ce qu'on est convenu d'appeler la Raison peuvent être acceptés d'un Dieu qui souffre, et quand on songe à ce qu'il faut croire pour être seulement un misérable chien de chrétien, ce n'est pas un très grand effort de conjecturer de surcroît « une sorte d'impuissance divine provisoirement concertée entre la Miséricorde et la Justice en vue de quelque ineffable » récupération de substance dilapidée par l'Amour. » (3)

« Puisqu'on nous enseigne, dès le commencement de la vie, que nous fûmes créés à la ressemblance de Dieu, est-il donc si difficile de présumer bonnement, comme autrefois, qu'il doit y avoir, dans l'Essence impénétrable, quelque chose de correspondant à nous, *sans péché*, et que le synoptique désolant des troubles humains n'est qu'un reflet ténébreux des inexprimables conflagrations de la Lumière? »

J'ai lu quelque part, au sujet de ces lignes, que Bloy ne tenait pas compte de la Chute dans le désordre de l'homme! Bloy ne tenait pas compte de la Chute, lui dont toute l'œuvre n'est qu'un immense cri de désespoir autour de cette catastrophe initiale et indicible. Le grandiose poète de la *Lamentation de l'Épée* ne tenait pas compte de la Chute! Négligeons d'aussi lourdes incompréhensions, et ne retenons que ceci : pour Bloy, comme pour tout chrétien normal, l'Essence divine est « impénétrable » et — (on a honte de devoir mettre ceci en valeur!) — « sans péché ».

Une chose, cependant, ne doit pas être négligée. C'est le choc salutaire produit par ce même *Salut par les Juifs*, si âprement incriminé, sur certaines âmes supérieures d'incroyants, éblouis par la magnificence et la vibration extraordinaire dont ce livre frémit. Bien sûr, une fois entrées dans la Foi catholique, ces âmes feront comme toutes les âmes prédestinées, et tout d'abord comme Bloy lui-même, leur introducteur : elles s'en tiendront universellement et irréfragablement au Credo. Mais l'impulsion qui les y a poussées, elle leur est venue de ce livre si vilipendé par quelques-uns, c'est un fait et un fait remarquable. Jacques Maritain, à la femme de

(1) J'ai eu avec lui plusieurs conversations sur ce sujet et je suis en mesure de préciser qu'il m'a dit ou plutôt répété ces paroles que je viens de reproduire, le 9 juillet 1915, vers 10 heures du matin, au moment de franchir la porte d'Orléans, en descendant du tramway qui conduit de Bourg-la-Reine à Paris.

(2) Ce qui est souligné dans ce passage l'a été par Bloy lui-même.

(3) *Le Désespéré*, p. 51, édit. Soirat, cité pp. 119-120 du *Salut par les Juifs*, édition reprise par Crès, Paris, 1914.

(1) Voir la *Revue Catholique* du 14 août.

(2) Souligné par moi.

(3) *Op. cit.* pp. XXIX, XXX, XXXI.

qui la réédition de 1906 est dédiée (1) en a hautement témoigné, pour sa part : « Alors — explique-t-il — que nous ignorions encore tout de la foi chrétienne, ce livre — avec, sans doute, les secours de la grâce actuelle — a été pour nous comme un orage d'éclairs surnaturels, l'aveuglante ostension des Prophètes et des Figures, la révélation du sens divin de l'histoire humaine, et de ce permanent témoignage auquel Israël est implacablement contraint, prouvant malgré lui l'authenticité du message de l'Eglise.

» Je ne comprends ce que je devine », disait volontiers Léon Bloy (2). N'ayant aucun goût pour le *discursus* rationnel et les vertus démonstratives, appuyant aux trois vertus théologales et au seul organisme des dons infus les plus puissants dons d'intuition, l'*insatisfaction* était son lieu propre, dans l'ordre intellectuel comme dans tous les autres. Inconsolable de ne pas posséder dès à présent la vision de gloire divine, il n'employait pas le langage humain, comme font les métaphysiciens et les théologiens dans leurs formules, pour essayer d'exprimer, selon le mode imparfait de nos concepts, ce que nous pouvons savoir de la réalité transcendante, mais au contraire pour essayer d'évoquer cela même qui dans cette réalité déborde le mode de nos concepts et nous demeure inconnu. En d'autres termes, il n'usait des signes du langage et de la raison que pour se dédommager d'être privé ici-bas de la vision béatifique, qu'aucun signe précisément ne pourra jamais exprimer, et ses paroles tendaient moins à énoncer directement des vérités qu'à procurer, comme il le disait, la *sensation du mystère* et de sa présence effective. Usant de la raison elle-même et de la spéculation intellectuelle selon un mode plus expérimental que démonstratif, pour exprimer le réel dans l'obscurité même qui le joint à leur sentiment, les écrivains parmi lesquels il convient de ranger Léon Bloy se servent nécessairement des paraboles et hyperboles auxquelles l'expression mystique a recours. « Saint Thomas note (*In Isaiam*, c. 5 et 13) que l'hyperbole se trouve dans l'Écriture. Ainsi Notre-Seigneur dit : « Si ton œil te scandalise, arrache-le; ta main, coupe-la ». Le style mystique n'est que le style scolastique; l'erreur serait seulement de soutenir... » comme vraies scolastiquement des propositions qui ne sont vraies que dans le langage mystique où l'on tient compte de l'hyperbole... (3). » C'est que le langage mystique se propose avant tout de faire deviner la réalité comme si on la touchait sans la dire, tandis que le langage philosophique s'applique à la dire sans la toucher.

» A ce point de vue, il importe de remarquer que dans la mesure même où le mot est employé avant tout à rendre sensible l'inexprimable, l'énoncé pur et simple de ce qui est devient pour lui comme une limite asymptotique : le langage alors ne s'engage pas à fond dans l'expression logique et démonstrative, il s'arrête à évoquer des analogies, à faire surgir des images et des figures qui passent devant l'esprit en surabondant de sens, mais qui s'éloignent aussitôt. N'est-ce pas ainsi qu'il convient d'essayer de déchiffrer le sens figuratif des Écritures? C'est de ce sens figuratif que Léon Bloy nourrissait constamment sa pensée, c'est lui qui commande en réalité son propre style. De là ce qui l'éloigne absolument des philosophes. Juger ses textes comme des propositions assertoriques ordinaires serait donc s'exposer à de sérieuses méprises. Il n'y a aucun égotisme chez Léon Bloy. Ce qu'il croyait et affirmait, c'est le symbole des apôtres, et rien d'autre; il n'a jamais

(1) *A Raïssa Maritain*
Je dédie ces pages
Écrites à la gloire catholique
du Dieu
d'Abraham
d'Isaac
et de Jacob.

(2) En quoi, on voit assez qu'il était vraiment et purement un poète, un grand poète religieux, et que c'est comme tel qu'il faut le prendre, et non pas lui faire de procès indu :

*Le vrai poète, né penseur,
Au philosophe ne doit guère;
Éloquent abrégiateur
Il jette par traits la lumière;
Animé du feu qu'il reçoit,
Il devine ce qu'il ignore;
Il prend son vol, il est au but,
Lorsque l'autre calcule encore...*

ANTOINE-MARIN LEMIERRE (1723-1793).
(3) *Le Carmel*, 15 avril 1927. Lettre postulatoire adressée au nom du Collège Angélique par les RR. PP. Hugon et Garrigou-Lagrange au Souverain-Pontife, le 14 juin 1926, en vue d'obtenir le titre de Docteur de l'Eglise universelle à Saint Jean de la Croix (titre qui lui a été conféré le 24 août de la même année).

entendu enfermer dans ses assertions qu'une perpétuelle réfraction des articles de la foi. Tout son effort littéraire était — attendant le jour de la vision — de projeter dans le miroir énigmatique et des similitudes les rayons de cette nuit substantielle lumineuse.

Je ne propose ces remarques que pour essayer d'aider le lecteur à préciser la situation spirituelle de l'œuvre de Bloy. Lu dans pensées, le *Salut par les Juifs* prend, me semble-t-il, plus aisément toutes ses vraies proportions (1).

On ne se trouve ici, en un mot, que devant le « pressentiment du Mystère (et pressentiment tout personnel), abstraction absolument faite de toute affirmation rigoureuse dans le sens de la doctrine révélée, pour reprendre les termes mêmes de Bloy. Car « nous ne pouvons rien comprendre, c'est entendu » (*Introduction* cit. p. xxv), et, par conséquent, encore moins exprimer et affirmer si ce n'est ce que l'Eglise divine et infaillible exprime et affirme elle-même.

Encore faut-il tenir compte du fait que « les dogmes, dans lesquels cette réalité surnaturelle a trouvé, par l'autorité de l'Eglise la formule obligatoire qui l'exprime, traduisent l'absolu, mais sont pas l'absolu. Les conceptions philosophiques qui servent à les exprimer sont empruntées à la philosophie du temps, surtout à la philosophie grecque. A ce titre, elles sont vraies, adaptées et intelligibles dans tous les temps, mais comme elles sont l'expression imparfaite de la réalité surnaturelle et comme elles restent dans l'obscurité, elles s'applique aussi la parole de l'apôtre : « Nous voyons maintenant dans un miroir, en énigme ». (Cette parole de saint Paul Bloy ne cessait de la répéter.)

» Ainsi, de toute notre connaissance des vérités de la foi et de de notre vie de foi, qui s'appuie sur elle, se dégage une impression d'insuffisance, de sacrifice douloureux qu'il faut s'imposer, sorte de mélancolie, analogue à celle que Nietzsche ressentait l'occasion de l'art plastique de la Grèce. Nous ne marchons en plein soleil, mais dans une demi-obscurité (2).

D'où « l'impatience mystique » de Bloy. « Il s'agit pour l'avant tout, de donner l'idée et l'impression du mystère », c'est-à-dire de notre impuissance à voir en face la lumière qui nous éclaire, et de donner en même temps, par la plus somptueuse floraison d'images, une similitude sensible de cette vérité que nous n'avons pas encore l'intuition et que nous ne connaissons que *per speculum in aenigmate* (3).

Que l'on cesse donc de faire dire à Léon Bloy ce qu'il aurait horreur de dire. Que l'on admire, plutôt, son immense désir de rapprocher du foyer de toute lumière et de toute flamme! C'est le Christ qui a apporté le feu de la Révélation sur la terre et qui désire-t-il donc, sinon que nos âmes et que nos esprits s'y allument? « Un grand nombre d'hommes se refusent à la moindre recherche; ils écartent complètement la question religieuse d'autres n'ont pas assez de sérieux pour s'intéresser vraiment à problèmes de la vérité et du devoir; la plupart, en raison de leur tempérament, ou de l'absence de doute, ou de leur intelligence endormie, n'ont même pas l'idée de se demander ce qu'ils croient ni pourquoi ils croient; beaucoup, même après avoir essayé, ne sauraient arriver à une conclusion satisfaisante (4).

Léon Bloy ne comptait certes pas parmi ceux-là! Il était, au contraire, de ceux qui ne cessent d'aspirer à pénétrer toujours plus avant dans les arcanes adorables du Salut et qui nourrissent leur amour de leurs tremlantes trouvailles. Comme il allait mourir et que Termier lui demandait : « Qu'éprouvez-vous? » — « Une immense curiosité », répondit-il...

* * *

Pour en revenir à sa mission, la différence qui existe, selon moi, entre celle qu'il avait cru, cru d'une bonne foi absolue, recevoir et non pas qu'il se serait attribuée, comme certains l'ont prétendu

(1) *Quelques pages sur Léon Bloy...* Cahiers de la Quinzaine, 1927, pp. 46.

(2) K. ADAM, *op. cit.*, p. 272.

(3) J. MARITAIN, *Quelques pages...* pp. 7 et 8.

(4) NEWMAN, *op. cit.*, chap. X.

On remarque que je cite souvent Newman à propos de Bloy : c'est que je tiens que Bloy, pour être bien compris, doit être considéré d'un regard newmanien, et non d'un œil malveillant et incompréhensif.

(à tort), et celle qu'il me paraît avoir véritablement reçue, elle est sans nul doute, radicale, si toutefois ma manière de voir est juste. Elle porte et sur les espèces, et, sans doute aussi, sur la manière dont elle lui fut donnée. Je ne me résous pas à croire, pour ma part (1), à Anne-Marie comme à une mystique à qui Notre-Seigneur aurait communiqué directement, par des voies inaccoutumées, des révélations particulières. Dès lors, ce que je crois bien devoir appeler l'illusion de Léon Bloy me paraît avoir, en partie, faussé son esprit et déformé son action. « Je suis, répétait-il, un justicier obéissant ». En obéissant à ce qu'il a cru sa mission de justicier, contempteur et admoniteur de son siècle et de ses frères, voire de ses chefs, dans l'Eglise, il n'est pas douteux qu'il soit souvent sorti des bornes normales que prescrivent la docilité, l'humilité et la prudence.

Les ennemis de Bloy ont fait grand état contre lui de ses violentes vis-à-vis du clergé. Sans souscrire à celles-ci, et sans prétendre les justifier telles quelles, ni en principe, ni en pratique, on peut cependant faire deux remarques.

L'une, c'est qu'elles s'expliquent, paradoxalement en apparence, mais dynamiquement au fond, par l'amour et l'estime extraordinaires qui animaient Bloy à l'égard du Sacerdoce, estime et amour dont ces violences sont, en quelque sorte, l'expression inversée. Il pensait, avec raison, que l'état sacerdotal appelle normalement la sainteté de vie.

Et l'autre, c'est que l'Eglise du présent comme du passé présente, non seulement dans sa masse, mais dans sa hiérarchie, des infirmités, des plaies, voire des crimes scandalisants. « Il faut que des scandales se produisent. » (Saint Luc, XVII, 1.) Mais « c'est là le comble du scandale, le scandale de la sainteté elle-même, que des mains indignes distribuent et que des lèvres impures reçoivent. Fidèles aux mœurs corrompues, prêtres, évêques ou papes indignes — ce sont là des plaies ouvertes, suppurantes, inguérissables du corps mystique du Christ. C'est ce qui attriste le croyant sincère, c'est son Vendredi-Saint : voir ces plaies et ne pouvoir les guérir : « Constamment, écrit Newman, l'Eglise est languissante et en état de faiblesse. Constamment, elle porte, dans son corps, la mort de Jésus afin que la vie de Jésus se manifeste aussi dans son corps. » C'est une propriété qui lui est essentielle, due à sa vocation de rédemptrice. C'est dans l'Eglise que le mal est le plus visible parce que c'est là qu'il est le plus ardemment combattu. « Elle ne peut jamais rester en dehors du cercle du mal. » (Moeller.) De même que son Maître n'est pas venu pour ceux qui se portent bien mais pour les malades, elle aura toujours ici-bas des malades, des parties malades dans les membres et dans la tête (2). »

Et c'est pourquoi, depuis le Christ jusqu'au dernier des papes, dans l'Eglise même, ce côté tragique et particulièrement calamiteux n'a jamais cessé et ne cessera jamais d'être dénoncé et stigmatisé, par le Christ d'abord (« sépulchres blanchis », « races de vipères », etc.), par les Papes, les Evêques et les Saints, et aussi par les meilleurs des membres du clergé inférieur et du laïc.

Or, la Mère Eglise est assez puissante — même tout humblement — pour supporter cette espèce d'autocritique, qui choque à l'excès certains tempéraments trop honorables et trop conventionnels. Même prise à l'état excessif où elle peut se trouver chez quelques-uns de ses enfants terribles, alors même qu'ils se trompent le plus violemment, comme l'a souvent fait un Dante, par exemple, le catholicisme est assez fort, assez large et assez libéral pour supporter cette critique interne.

Les catholiques, m'a fréquemment répété un saint prêtre tout brûlant de la plus féconde ardeur apostolique, les catholiques ont tout intérêt à se dépêcher de faire eux-mêmes la mise au point de leurs propres fautes, et à ne pas laisser à leurs ennemis le bénéfice de cette pénible opération.

Bloy était fils de l'Eglise, après tout, et non pas un étranger, un lépreux samaritain! En catholique intransigeant, lui-même n'admettait d'ailleurs pas que les mécréants crussent pouvoir s'arroger « le droit exorbitant — comme il le disait — d'avoir la-

(1) Mais j'insiste encore sur le fait que ce ne peut évidemment être là que une opinion personnelle, comme toujours, d'ailleurs, en tout ce qui a trait à des révélations particulières.

(2) K. ADAM, *op. cit.*, pp. 277-278. On pourra également, lire sur ce point douloureux mais providentiel, le chapitre I intitulé : « Lutte entre idéal et réalité », de cet ouvrage remarquable. Ces pages fortes et hardies, justes et sereines apparaissent dans le titre qui les surmonte. Si « Dieu » est « l'Absolu », « l'Eglise du Christ reste ici-bas incomplète, imparfaite, jusqu'à la venue triomphale du Fils de l'Homme. » (Pp. 273 et 286, *op. cit.*)

dessus l'ombre d'un avis. » « Tout ce qui n'est pas exclusivement, éperdument catholique n'a d'autre droit que de se taire (1). »

Sans doute, restent la manière et la mesure. Encore une fois, je ne prétends pas, en l'espèce, justifier *hic et nunc* toutes les appréciations de Bloy. J'en ai seulement à la naïveté, ou au manque de virilité, ou au pharisaïsme, conscient ou inconscient, de certains de ses ennemis, qui exploitent tant qu'ils peuvent ses côtés vulnérables, sans jamais tenir compte ni de ce qui les explique (à défaut de les justifier), ni surtout des magnifiques qualités qui les contre-pèsent et les compensent.

Ce qui est clair, c'est qu'en dépit de ses violences Bloy n'a pas manqué fondamentalement d'humilité.

Et il n'a pas manqué, de toute manière, de prudence, loin de là. L'acte principal de la prudence, enseigne saint Thomas, est « l'intimation, qui applique, dans la réalisation même, le résultat du conseil et du jugement. Cet acte, qui concerne l'action à effectuer, est celui qui rentre le plus dans la finalité de la raison pratique, destinée à l'action. Par le fait même, il est son acte principal et, en même temps, l'acte principal de la prudence (2) ». Tendait sans cesse à son but, qui était le salut de son âme, ayant pris conseil de ce qu'il avait cru voir et recevoir par Anne-Marie, et ayant jugé, une fois pour toutes, de la voie personnelle qu'il croyait avoir le devoir de suivre, Léon Bloy, à partir de là, a pratiqué l'acte principal de la prudence tel que le définit saint Thomas, avec une énergie, avec une constance, avec une fidélité et avec un renoncement à soi-même qu'on ne peut qu'appeler héroïques.

Si donc, objectivement, il a pu souvent errer, subjectivement, il restait — au prix de quels tourments de surcroît! — dans une ligne spirituellement juste, extrêmement attentif qu'il fut toujours à se conformer à ce qu'il tenait pour la Volonté divine. Cela, cent textes vrais et admirables l'attestent. Et, à ces textes, viennent se joindre le témoignage de ceux qui possèdent l'information nécessaire, personnelle et directe, pour déposer au sujet de sa vie.

« A ceux qui aiment Dieu, tout tourne à bien » : c'était un de ses mots préférés de saint Paul. *Etiam peccata*, commente saint Augustin : y compris nos péchés, oui, nos péchés, non seulement les véniels, mais aussi les graves, dont la charité couvre la multitude, y compris nos illusions, nos rêves, nos chimères passionnées... Bloy s'est trompé? Mais, je le demande, qui voudrait se tromper (et, encore une fois, dans une mesure qu'après tout Dieu seul connaît) au prix de la position où son erreur en tous les cas grandiose l'avait mis, au prix des affres horribles où elle l'a fait vivre, quarante infinies années durant? « Quel est l'homme qui voudrait supporter une vie si dure? », s'écriait-il avec raison. Et qui oserait assurer qu'il resterait aussi fidèle que lui à son destin, dans cette situation exceptionnelle, effrayante, désespérée, où lui a tenu prodigieusement (3)?

Ma conviction profonde, c'est qu'une telle constance ne lui a été possible que par un très spécial secours de Dieu, dont sa dévotion inouïe à Marie aura sans doute été l'agent impéteur. Pour prolonger les expressions de sa mère, il a pu être avili dans la poussière de son illusion; mais Dieu n'en a pas moins fait éclater en lui sa puissance comme il lui a plu. *Et c'est ainsi que Bloy se rattrape et se retrouve, en fin de compte, et qu'il inspire à ceux qui l'ont aimé et compris une sorte de terreur respectueuse, car il se dresse à leurs yeux comme un monument de contradiction, de douleur et de larmes, auréolé d'une lumière surnaturelle et bienfaisante...*

LEOPOLD LEVAUX.

(1) Lettre à Henry de Groux, *Mon Journal*, le 28 décembre 1899.

(2) *Somme théologique*, question 47, art. 8 (Respondeo).

(3) Car l'impatience de Bloy, elle est, au fond, une de ces vitales « patiences » de souffrir « dont a si bien parlé Péguy : « Combien de patiences ne sont que des moyens de ne pas souffrir. *Patientia non patiendi*. Les patiences de souffrir, *patientia patiendi*, les patiences combattues, les patiences débattues, les patiences querellées ne sont-elles pas, n'entrent-elles pas infiniment plus profond dans l'ordre chrétien que tant de patiences qui ne sont peut-être qu'anesthésiques et que sans doute il faut ranger dans la catégorie de la paresse... Combien de patiences ne sont plus que la plus savante, la plus impeccable tricherie avec la peine, c'est-à-dire avec l'épreuve, c'est-à-dire avec le salut... Combien de patiences ne sont-elles que des inventions anesthésiques, des gardes tenues infailliblement contre la peine, contre l'épreuve, contre le salut; contre Dieu. De mornes et sournoises abdications de la condition même de l'homme. Des platitudes calculées pour que le destin passe par-dessus, ne pouvant nulle part accrocher sa prise... Telles sont les impiétés de toutes ces prudences. Ou plutôt telle est la centrale impiété... Car patienter, c'est souffrir, et patienter tout de même. Patienter c'est endurer ». (Note conjointe sur M. Descartes, IX, 80-81.)

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le IV^e Congrès général de l'A. C. J. B.

L'Association de la Jeunesse catholique belge a tenu ses assises nationales les samedi 29 et dimanche 30 août dans la capitale de la Belgique. Ce Congrès de Bruxelles, quatrième étape de l'A. C. J. B. dans sa marche ascensionnelle, de Gilly à Gembloux, de Gembloux à Charleroi, de Charleroi à Liège, de Liège à Bruxelles, en le court espace d'une dizaine d'années, ce Congrès a revêtu une extraordinaire solennité et une haute signification. Manifestation grandiose de l'Action catholique, puissante école d'apostolat : voilà ce que réalisèrent ces deux mémorables journées. Comme bien on pense, il ne peut être question ici de les décrire par le menu, à l'instar des quotidiens, mais d'en dégager les idées générales.

Il n'est pas possible tout d'abord d'omettre ce fait que la liberté de la rue est désormais définitivement acquise aux manifestations religieuses les plus éclatantes et naturellement exposées à l'hostilité des adversaires de nos croyances. Nous sommes loin de 1884, de cette fameuse journée du 7 septembre qui vit l'ignominieux spectacle de 80.000 catholiques pris en embuscade, cernés, bloqués pour être livrés en proie à l'immonde canaille dans le plus odieux guet-apens. Révolus à jamais ces temps de la spontanéité foudroyante... lâchement organisée qu'a connus notre jeunesse. Néanmoins, assembler 100.000 jeunes gens d'un naturel exubérant dans la capitale, célébrer un service religieux pontifical sur le forum d'une cité tumultueuse, n'était-ce pas témoigner d'une excessive hardiesse? L'événement a justifié l'audace. La plus somptueuse liturgie a pu déployer ses fastes, au cœur de la ville, sur la Grand'Place et les rites majestueux se dérouler à l'aise dans cette cathédrale de plein air, avec autant de liberté que dans l'enceinte d'une église, avec autant de dignité respectueuse de la part des témoins garnissant fenêtres et balcons que les cérémonies du Congrès eucharistique de Malines sur sa Grand'Place. Bruxelles n'a pas à recevoir de la métropole religieuse des leçons de tolérance. Moment sublime que celui où le Cardinal, entouré de la pompe magnifique des évêques et prélats, élevait vers le Ciel la Divine Victime au-dessus de cette mer humaine, de cette foule océanique alimée dans l'adoration. Et de même, les 100.000 manifestants ont pu serpenter par les grandes artères, passer comme dans une rafale d'allégresse et de gloire, marteler le sol de leur pas sonore, jetant à tous les échos la formidable clameur : *Vive le Christ-Roi!*, arborant sur de vastes panneaux les plus fières revendications, telles : *Nous exigeons la propreté des rues, Fort est un peuple pur*; faisant claquer au vent leur forêt de drapeaux et éclater dans les airs les accents de leurs fanfares; oui, les 100.000 ont pu, au soleil de Bruxelles, l'hommage le plus retentissant, sans rencontrer dans la multitude échelonnée derrière les barrières Nadar, l'expression d'un autre sentiment que celui de la plus ardente sympathie ou de la stupeur admirative. Il faut le reconnaître : elle en imposait cette jeunesse accourue, parfois dès les petites heures, voire de la nuit, de tous les points de la Belgique wallonne, flamande, allemande, et de France aussi, et de la Hongrie aussi; elle en imposait par sa belle tenue, par sa discipline, par la sincérité de son enthousiasme, par sa mâle énergie, par sa pureté rayonnante. Il reste toutefois que cette irréprochable attitude de Bruxelles fait autant honneur à son peuple qu'à son édilité. Max, représenté par Coelst, faisant fonction de bourgmestre, a racheté Buis de sinistre mémoire.

C'est à l'ombre du temple de la Justice, place Poelaert, — à l'opposite duquel Léopold II voulut ériger le temple de la Miséricorde au plateau de Koekelberg, — que se couronna la journée triomphale par l'Assemblée de clôture, où parmi les chants enthousiastes et les plus empoinants discours du ministre Jaspas, du

président Hoyois, de Mgr Picard, de S. Em. le Cardinal, après l'ostension du Christ en croix, trois fois fut saluée sa Royauté, trois fois fut proféré le serment d'allégeance de ses fidèles enfants. J'en appelle à tous les témoins de cette scène d'impressionnante grandeur : elle restera gravée dans leurs mémoires, elle leur redira souvent qu'il existe en notre pays une armée de jeunes apôtres sur laquelle l'Eglise peut compter.

Assurément, ces manifestations de masse, pour nécessaires qu'elles soient afin de frapper un grand coup sur l'opinion et de donner aux unités éparses la conscience de leur valeur numérique et de leur cohésion, risqueraient de dégénérer en vaine parade si elles n'étaient pasagement tendues vers l'action. Nous savons trop par l'exemple de l'Espagne, où les plus splendides démonstrations de la foi, de la piété eucharistique ont eu de si tristes lendemains, que la magnificence de l'apparat peut masquer des vices latents qui ne tardent guère à faire explosion.

Trop avisés pour ne pas se garer de cette erreur, les dirigeants de l'A. C. J. B. ont voulu que la journée d'apothéose fût précédée par une journée d'études, terminée par une veillée religieuse à Sainte-Gudule, qui constituait en somme un examen de conscience approfondi visant à l'orientation et à la préparation de l'action catholique proprement dite.

* * *

A première vue, le programme du Congrès dérouta l'observateur par son œcuménicité, son caractère cyclique et encyclopédique, fractionnant l'activité des congressistes en vingt-cinq sections auxquelles s'ajoutaient les assemblées des différentes Fédérations, agricole, estudiantine, indépendante, ouvrière, universitaire, scoutiste (JAC, JEC, JIC, JOC, JUC, JSC). Les patronages, la littérature, la presse, les sociétés de Saint-Vincent de Paul, le cinéma, la radiophonie, la moralité publique, le théâtre populaire, les milieux intellectuels, les milieux protestants, la croisade eucharistique, l'Aucam, la liturgie, les tracts et affiches, le tiers-ordre, l'art, les instituteurs, les sports, les conférences populaires : l'énumération n'est pas exhaustive, quelle dispersion! Quelle impossibilité de suivre même les plus importantes sections, puisqu'elles se tenaient simultanément dans des locaux distants l'un de l'autre. Certes, à travers toute cette complexité passe comme un fil d'or l'idée essentielle de l'action catholique multiforme, mais qui trop embrasse mal étreint. La grande pensée du Congrès, la pensée centrale doit être cherchée dans les travaux de l'Assemblée générale du samedi qui informait toutes les autres réunions : *la diffusio n de la vérité religieuse*.

Il faut donc mettre en première ligne le magistral discours, reproduit dans le numéro précédent de cette *Revue*, prononcé par S. Gr. Mgr Ladeuze, évêque de Tibériade et recteur magnifique de l'Université de Louvain. A la question : Ce que l'Eglise attend de l'Action catholique, il a répondu avec une autorité, une netteté et une ampleur qui ne laissent rien à désirer. Prêtant une oreille attentive aux paroles du Saint-Père, il s'en est fait le fidèle et éloquent écho, le très persuasif interprète.

Radicalement, le laïc, participation des laïcs à l'apostolat hiérarchique, se fonde sur le caractère du baptême, qui est déjà une ordination au Christ, un sacerdoce inchoatif, et sur celui de la confirmation qui fait du chrétien un soldat du Christ. Dans sa racine, l'Action catholique, inhérente à la profession du catholicisme, n'offre donc rien de nouveau. Très ingénieusement, Mgr Ladeuze observe que le Christ adjoint aux Douze Apôtres septante Disciples à titre de collaborateurs et voit dans ceux-ci les pionniers de l'Action catholique. Dans tout le cours de l'histoire de l'évangélisation, le sacerdoce s'aide de fidèles laïcs. A notre époque de profond indifférentisme religieux, de naturalisme débordant, au sein de nos sociétés officiellement athées, de fait en grande partie — par voie de conséquence — déchristianisées, le prêtre, de plus

plus délaissé, a besoin d'intermédiaires pour reconquérir au plus ce monde qui lui échappe. De cette nécessité est née l'idée de centupler la puissance de l'apostolat laïc en l'organisant en vertes on n'a pas attendu jusqu'à ce jour pour créer un grand nombre d'organismes de ce genre. Au fond la famille paroissiale la cellule de toute organisation religieuse laïque et l'Action catholique prônée par Pie XI n'est pas autre chose que la création de vastes corps d'armée par la réunion des groupements paroissiaux graduellement élargis et comme étagés en formations régionales et en fédérations. C'est dans ce cadre qu'évolue l'A. C. J. B. Commentant avec une rare profondeur le Prologue du quatrième Evangile, Mgr Ladeuze a posé comme principe le grand principe de l'assomption de l'humanité en soulignant que la communication de la vie divine s'est produite par la fusion de la lumière. Vie et Lumière, Vie par la Lumière : c'est la grande formule johannique, c'est la norme de tout apostolat. Christ lui-même est la Lumière : on est apôtre dans la mesure où l'on est son réflecteur.

Lorsque le Souverain Docteur de l'Eglise demande aux fidèles sa collaboration, il les charge de rayonner la vérité religieuse et donc, tout d'abord, de s'éclairer eux-mêmes. A travers les ténèbres qui ont envahi le monde, le Pape jette les coopérateurs du magistère comme des torches vivantes. Avec une admirable justesse, Mgr Ladeuze, qui est homme d'enseignement, a marqué la déficience d'une instruction religieuse superficielle, banale, automatique et la nécessité d'une instruction profonde, saine, vitale, en un mot, peut-être, surnaturelle, engageant à la fois l'esprit, le cœur et la conscience par la connaissance, l'amour de la pratique de la vérité révélée centrée dans le mystère de la Trinité.

Voilà les aides que réclame le Pape avec instance pour être les transmetteurs, les vulgarisateurs, les adaptateurs de ses messages extraordinaires sur l'éducation, le mariage, les questions sociales, les messages courants de son magistère ordinaire. Voilà l'essentiel qui doit défrayer les cercles d'études de toutes les Fédérations dans toutes leurs sections particulières.

A la section de la Littérature, entre la lecture de rapports qui incluaient par le vœu de ramener finalement au Christ le roman, la poésie, la critique, Mgr Ladeuze adressa un appel spécial aux écrivains catholiques pour leur demander de revêtir la vérité chrétienne des beautés de la littérature. Qu'il soit entendu ! n'a pas craint, en se réclamant du P. Bainvel, de montrer que, à un certain point de vue, l'écrivain profane a sur le théologien professionnel l'avantage d'obtenir plus facilement l'audience d'un certain monde armé de préventions contre la parole du prêtre. Le vénéré prélat, qui a été le guide du Congrès, a fait bon marché de cette objection d'incompétence ou du reproche d'inexactitude qui ont longtemps découragé les bonnes volontés. Je me suis appelé l'aventure de Donoso Cortés, marquis de Valdegamas qui avait attiré les foudres du chanoine Gaduel, vicaire-général d'Orléans, pour avoir risqué quelques termes impropres au sujet de la Trinité dans un volume de la collection de propagande lancée par Louis Veuillot. Il faut lire dans les *Mélanges* la splendide plaidoirie du grand polémiste en faveur de son ami et la réduction en arpie du savantissime écrit de l'ineffable vicaire-général. Il fut largement appliqué aux écrivains qui veulent mettre leur plume au service de la foi, comme le fit admirablement Auguste Nicolas, la règle de bénigne interprétation de saint Ignace qui présuppose toujours le sens orthodoxe.

* * *

Le rapporteur du Congrès, qui a traité à fond la question toujours agissante de l'ignorance religieuse et des moyens de la combattre est M. Jacques Lavalleye, archiviste, président de la Fédération bruxelloise de l'A. C. J. B.

N'a-t-il pas poussé au noir le tableau de la déchristianisation de la partie wallonne ? N'a-t-il pas généralisé avec trop d'ampleur les causes de cette affligeante situation, notamment l'insuffisance de l'enseignement religieux dans nos collèges, les mœurs du milieu économique sans distinction d'établissements industriels, tous enveloppés dans la même condamnation ?

Quant aux chiffres, il me serait malaisé de les discuter ; je les ai enregistrés dans leur brutalité avec un secret espoir d'appeler une rectification.

Dans le diocèse de Tournai, sur 1,200,000 baptisés environ, le nombre des pratiquants serait de 400,000.

« Dans la région industrielle de Liège on compte 580,000 habitants, sur lesquels 120,000 sont pratiquants réguliers.

La commune de Châtelineau comporte 80 % de non-pratiquants.

Dans certaines communes du pays de Charleroi 20 % des enfants ne sont pas baptisés, près de 50 % des unions ne sont pas des mariages religieux, près de 50 % des enterrements sont civils.

Dans la partie industrielle du doyenné de Seraing 12 % des hommes vont à la messe le dimanche et 15 % font leurs Paques.

A Court-Saint-Etienne, un petit tiers des habitants fréquente les Sacrements.

Dans plusieurs régions de Wallonie 2 % des jeunes gens ouvriers de vingt ans accomplissent encore régulièrement leurs devoirs religieux.

En général, dans le Luxembourg, c'est-à-dire dans la partie la plus fervente du pays, il y a une moyenne de 4,5 % de personnes qui assistent à la messe en semaine ; dans la province de Namur, 3 % seulement. »

Quant aux causes qui plongent des multitudes d'âmes, en ce vieux pays de foi, dans le gouffre de l'ignorance religieuse et de l'amoralisme, en admettant même quelque exagération chez le rapporteur, il faut surtout faire large la part de l'absence ou quasi-absence de la religion, de l'instruction religieuse, au foyer, à l'école primaire, aux écoles secondaires, athénées y compris, dans certaines agglomérations ou villes importantes de la Wallonie. Il faudrait une légion de catéchistes bénévoles pour suppléer à l'insuffisance ou au manque de formation religieuse. Il appartient à l'A. C. J. B., si elle veut faire œuvre vitale, d'équiper cette légion et de renforcer ainsi l'action du prêtre qui, dans trop de paroisses, voit s'égailler les enfants de la première communion et désertier l'église paroissiale.

Beaucoup d'autres vœux ont été émis à la suite du rapport de M. Lavalleye et, visant le même but, dans maintes sections. Il m'a paru qu'un souffle apostolique avait passé sur toutes ces réunions particulières et ces vastes assemblées. Le mot d'ordre du Pape, répété par les autorités du Congrès : *Jeunes gens instruisez-vous pour instruire vos frères*, a retenti dans les âmes. Les dirigeants de l'A. C. J. B. qui ont fait converger vers ce point central toutes les activités de ce Congrès, ne manqueront pas de traduire par des directives, adressées à tous les groupements de l'Association, les vœux les plus pratiques.

L'A. C. J. B. doit s'atteler énergiquement à la propagande de la vérité religieuse. Elle doit former des instructeurs vivant leur foi, capables de projeter la lumière dans les masses. Les reins ceints, le flambeau à la main, qu'ils sillonnent la région enténébrée et qu'ils laissent sur leurs pas une traînée lumineuse.

Il ne faut pas accuser de stérilité les Congrès : c'est de celui de Malines en 1909 qu'est, en définitive, sorti, sous sa forme de Secrétariat général des Œuvres apologetiques, confié au très méritant chanoine Brohé, tout le mouvement de l'A. C. J. B. C'est de ce même Congrès qu'est issu le renouveau liturgique. Je ne sais au juste ce qu'engendrera le Congrès de Bruxelles, mais il me paraît impossible que de ce brasier d'enthousiasme ne s'échappe pas la flamme créatrice de quelque grande œuvre de salut.

J. SCHYRGENS.

ANGLETERRE

Les religions de Londres

« Je suis partout » a publié cet intéressant article sur les religions de Londres. Rappelons que Londres compte plus d'habitants que la Belgique entassés sur un territoire grand comme la moitié de la province d'Anvers, et que l'immense majorité des Londoniens sont tout à fait indifférents en matière religieuse :

La voix de Londres est toute la semaine profonde et sourde. Hilaire Belloc la comparait au grondement des eaux lointaines, très différent du vacarme et des cris des autres capitales. Mais le dimanche, le grondement se tait et la voix de Londres n'est plus

que la voix, chantante et multiple, des cloches et des innombrables églises. Sa silhouette est toute hérissée de clochers. Il y a dans la grande ville 2,150 lieux de culte appartenant à tous les crédos.

Bien que notre époque ne soit pas celle des princes de la chaire, maints prédicateurs sont devenus célèbres. Tout d'abord, Dean Inge, le doyen de Saint-Paul, dont le verbe clair et dur, d'une intellectualité supérieure, retentit chaque dimanche dans la cathédrale. Il y a le révérend Clayton, plein d'humour et d'ardeur, qui affiche à la porte de son église des maximes de sa façon : *Si votre religion vous rend morose, vous êtes peut-être dyspeptique, mais vous n'êtes pas religieux.* Ou, sur la porte de son propre bureau : *Pessimistes! Par ici la sortie!*... Et le révérend Clarence May, original et pratique, organisateur de l'Église dans la rue, dont les cortèges d'hommes et de femmes portant des lampions et chantant des cantiques sont parmi les traits pittoresques de la capitale.

* * *

Londres a d'ailleurs la spécialité des manifestations religieuses en plein air. Assurément il y en a dans de nombreuses villes anglo-saxonnes, mais elles ne sauraient rivaliser en nombre et en variété avec celles de la capitale britannique. Les assemblées dominicales de Hyde-Park sont légendaires. L'Armée du Salut, de ses soixante-deux chapelles, déverse dans les rues des processions de militants qui s'avancent, tambour en tête et bannières déployées, à la conquête des taudis et des bouges. Dans les bas-fonds de la capitale, les « postes » salutistes ont accompli des miracles, apporté des bienfaits inestimables — matériels autant que moraux — dans les quartiers les plus misérables.

Saisi d'émulation, l'anglicanisme a fondé une œuvre parallèle, « l'Armée de l'Église », que dirige le *Prebendary* Carlile, aussi plein de zèle à quatre-vingts ans qu'aux jours de sa pleine force, où l'évêque de Londres l'avait surnommé « l'Archevêque du Ruisseau ». Comme orateur populaire, il ne faut pas oublier l'étrange évangéliste tzigane Gipsy Smith, dont l'action sur les foules est presque magnétique. A côté des nombreuses dénominations protestantes, presbytériennes, méthodistes, etc., cent trente églises proclament, en la ville des mille cultes, l'universalité du rite catholique romain. Le P. Woodcock est devenu célèbre par sa parole impitoyable et hardie. Il représente l'Église militante. Le P. Vincent MacNabb, non moins combatif, a le visage d'un saint et la langue d'un tribun. Mais c'est par sa cathédrale, à Westminster, que le catholicisme affirme le mieux son éternelle vitalité. Les bâtisseurs travaillent avec confiance pour une époque qu'aucun d'eux ne verra. Il s'écoulera cent ans avant que la dernière parcelle de mosaïque ait été mise en place.

La plus ancienne des religions vivantes, le judaïsme, a naturellement sa place à Londres, qui compte septante-neuf synagogues. Au jour du Grand Pardon, elles sont pleines de l'aube à la nuit, où le son du cor annonce la fin du jeûne. Et à la fête des Tabernacles, nombreux sont les Israélites fidèles qui construisent dans leur cour ou leur jardin, selon la loi de Moïse, de frères abris ornés de fleurs.

Que de rites chrétiens encore ont leurs sanctuaires! Et que de peuples et de langues! Il y a une église française, une église italienne, une chapelle pour les marins norvégiens, une autre pour les Danois, près des docks. Il y a une église orthodoxe grecque et une église orthodoxe russe.

* * *

Tout cela, ce sont des cultes connus, classés. Mais on rencontre dans les quartiers excentriques des confessions étranges. Il y a près de Clapton Commons un temple au clocher couronné d'aigle de pierre, muet, désert, que seul visite un gardien. Le « temple de l'Arche du Témoignage » abrita jadis les adeptes d'un Mess Smyth-Piggott, qui se prétendait une réincarnation du Christ. Son nom seul, il y a trente ans, suffisait à soulever la fureur des Londoniens. Mais Smyth-Piggott, qui se déclarait immortel, tomba malade et rendit l'âme, il y a quatre ans, comme le vulgaire des humains. Ses disciples, consternés, perdirent les illusions et abandonnèrent « l'Arche du Témoignage ».

M^{me} Elizabeth Skinner, qui fonda l'Église mystique du Corlateur, n'avait fait que peu de prosélytes. Elle se proclamait voyante et prophétesse et, voulant créer une religion large humanitaire, avait pour son livre de prières fait des emprunts au Coran et à la Bible, aux livres sacrés des Égyptiens, des Chinois, des Grecs et des Hébreux. Elle rêvait de fondre tous les peuples dans une immense fraternité. Mais le monde resta sourd à sa voix et seuls quelques fidèles la suivirent et l'aimèrent, car elle était infiniment bonne. Elle avait installé son temple dans une vieille gare de Denmark Hill, et la petite congrégation s'y réunissait encore devant un autel qui porte l'image symbolique d'un ange en ciel reposant sur deux boules d'or ailées. Mais la prophétesse est morte, elle aussi.

Le credo « mazdaznan » enseigne que le corps étant le temple de Dieu, la santé est un devoir religieux. La respiration même est un rite. Ce culte, éminemment hygiénique, s'inspire d'ailleurs d'un idéal humain très noble et pratique la pureté et la fraternité. Les Mazdaznans croient qu'en 1950 le monde « prendra la perpétuité » et qu'il s'ensuivra une ère de grand bonheur. Au soit-il.

Voici, tout près des origines de la foi chrétienne, la simplicité apostolique et les agapes frugales des Frères Moraves et des Sandemaniens. Voici l'exaltation pieuse des *Peculiar People*, qui ne veulent pas de médecins et croient à la guérison par la foi. Cette communauté de gens humbles et fervents est un peu le parent pauvre de la « Science Chrétienne » qui possède, à Londres, treize temples. Voici la fraternité de l'Église kosmane, qui accepte les enseignements du Christ, mais ne veut adorer que le Créateur. Voici « l'Aurore du Millénium » dont la doctrine affirme que le Christ est déjà revenu sur la terre, qu'il vit quelque part ignoré et qu'un jour — bientôt — il se manifesterait soudain dans sa gloire.

Il y a encore bien d'autres petites sectes dérivées des principes chrétiens, que leur exiguité même encourage à croire qu'elles seules sont élues et possèdent la vérité. Certaines prospèrent, d'autres s'étiolent et meurent.

Mais en dehors du christianisme, une grande religion de l'Orient, le bouddhisme, compte, à Londres, des centaines d'adhérents qui ne sont pas tous Asiatiques, tant s'en faut. Une bonne moitié des fidèles sont des Anglais qui cherchent à fuir l'agitation occidentale. Dans le temple de Gloucester Road, le prêtre en robe jaune vajiranana, répète les paroles sacrées devant l'autel où trônent trois images du Bouddha, très sage et très vieux, plongé dans son éternelle méditation.

Ainsi Londres, accueillant à tous les credos, offre à l'inquiétude humaine à peu près toutes les solutions terrestres de la grande énigme.

ANCIENNE BANQUE G. DE KINDER

SOC. ANONYME

ANVERS

536

Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme — Fondée en 1881 — Registre du Commerce d'Anvers n° 1188

CAPITAL : frs. 40,000,000

RESERVES : frs. 58,384,198.33

FONDS SOCIAL : frs. 98,384,198.33

Siège Social : ANNERS

Siège de Bruxelles

35, rue des Tanneurs - 24, place de Meir

44, Boulevard du Rogout, 44

Tél. N° 302.30-302.31

Tél. N° 12 44 97 - 12 84 64

SUCOURSALÉ DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101

PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR

Obligations Foncières

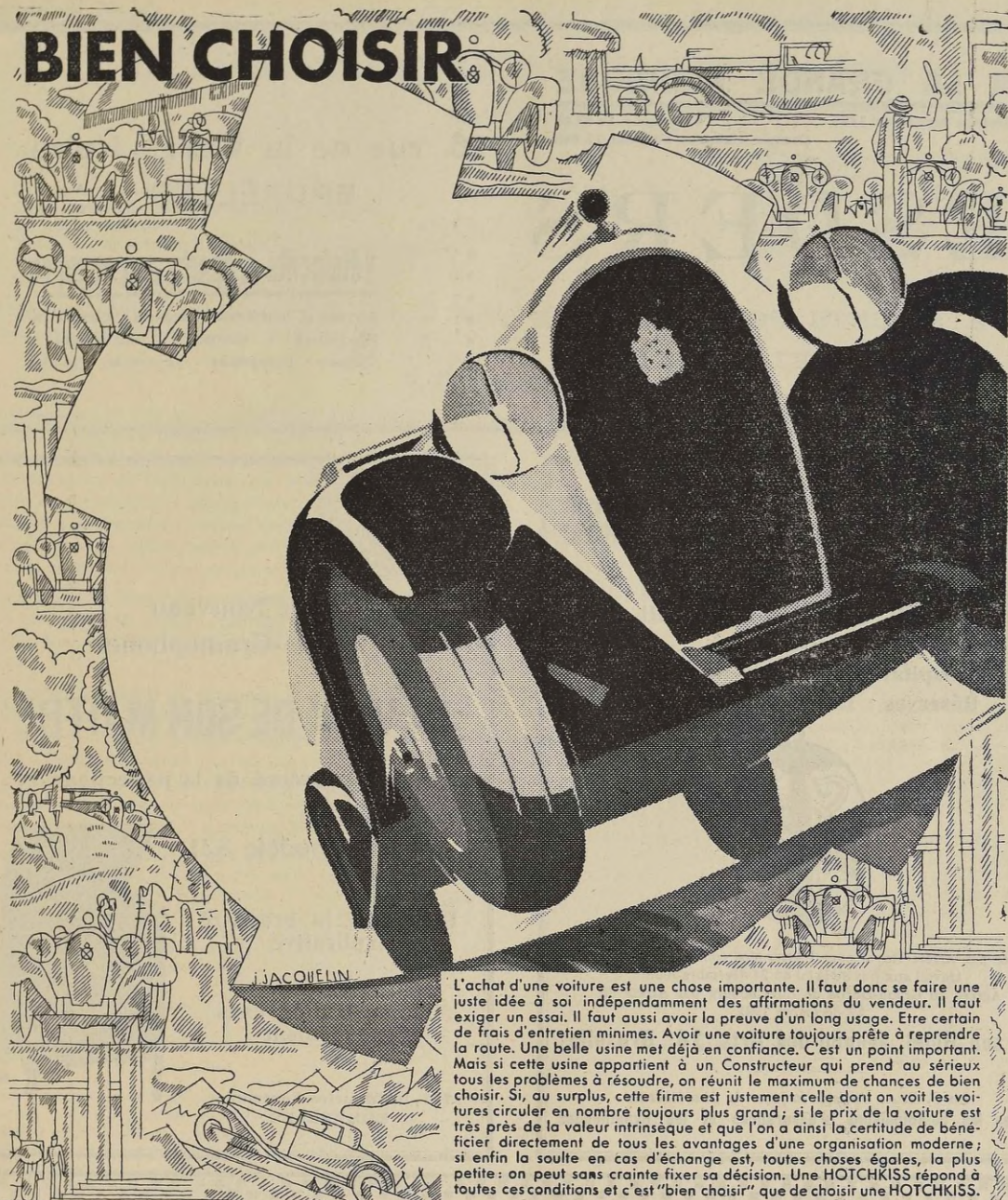
Caisse d'Épargne Intérêts 3.60 % à 5 % et 5.50 %

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES-FORTS

672

BIEN CHOISIR



L'achat d'une voiture est une chose importante. Il faut donc se faire une juste idée à soi indépendamment des affirmations du vendeur. Il faut exiger un essai. Il faut aussi avoir la preuve d'un long usage. Etre certain de frais d'entretien minimes. Avoir une voiture toujours prête à reprendre la route. Une belle usine met déjà en confiance. C'est un point important. Mais si cette usine appartient à un Constructeur qui prend au sérieux tous les problèmes à résoudre, on réunit le maximum de chances de bien choisir. Si, au surplus, cette firme est justement celle dont on voit les voitures circuler en nombre toujours plus grand; si le prix de la voiture est très près de la valeur intrinsèque et que l'on a ainsi la certitude de bénéficier directement de tous les avantages d'une organisation moderne; si enfin la soule en cas d'échange est, toutes choses égales, la plus petite: on peut sans crainte fixer sa décision. Une HOTCHKISS répond à toutes ces conditions et c'est "bien choisir" que de choisir une HOTCHKISS.

HOTCHKISS

154, CHAMPS-ÉLYSÉES, 154 - PARIS

5914. EDITION STEP PARIS

168, BOUL. ORNANO - SAINT-DENIS

Distributeur exclusif : R. M. HELAERS

Salon d'exposition :

4-5, Bd de Waterloo (Porte de Namur)

Tél. 12.41.89

Garage du Résidence Palace

155, rue de la Loi-Bruxelles

Tél. 33.19.60 - 33.03.40

A LA GRANDE FABRIQUE

Maison fondée en 1877

Téléphone 12 03 03

Compte Chèques Postaux 12.888

ESDERS

VÊTEMENTS POUR HOMMES
DAMES ET ENFANTS

26, rue de la Vierge Noire
BRUXELLES

Vêtements de sports et de voyages

Livrées et uniformes - Lingerie - Bonneterie
Chapellerie - Ganterie - Chaussures -
Canes - Parapluies - Fourrures - Modes

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'ASSURANCES et de CRÉDIT FONCIER

Société Anonyme Belge

Capital : 10,000,000 de francs
Réserves : 15,000,000 de francs



Agrée par Arrêté Royal pour l'Assurance contre les accidents du travail aux fins de la loi du 24 décembre 1903.

Agrée au Grand-Duché de Luxembourg par Arrêté du 27 décembre 1921.

En son Hôtel, avenue des Arts, 24, Bruxelles

La S. G. A. traite de la façon la plus libérale
toutes les combinaisons d'assurances et les hypothèques



Le Nouveau
Radio-Gramophone

“LA VOIX DE SON MAITRE”

bat le record de la perfection

Modèle 521

Demandez la brochure
explicative

Démonstration sans
engagement

171, bd Maurice Lemonnier
BRUXELLES



JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

36, AVENUE DE LA TOISON D'OR

Téléphone 11,53,69

